



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

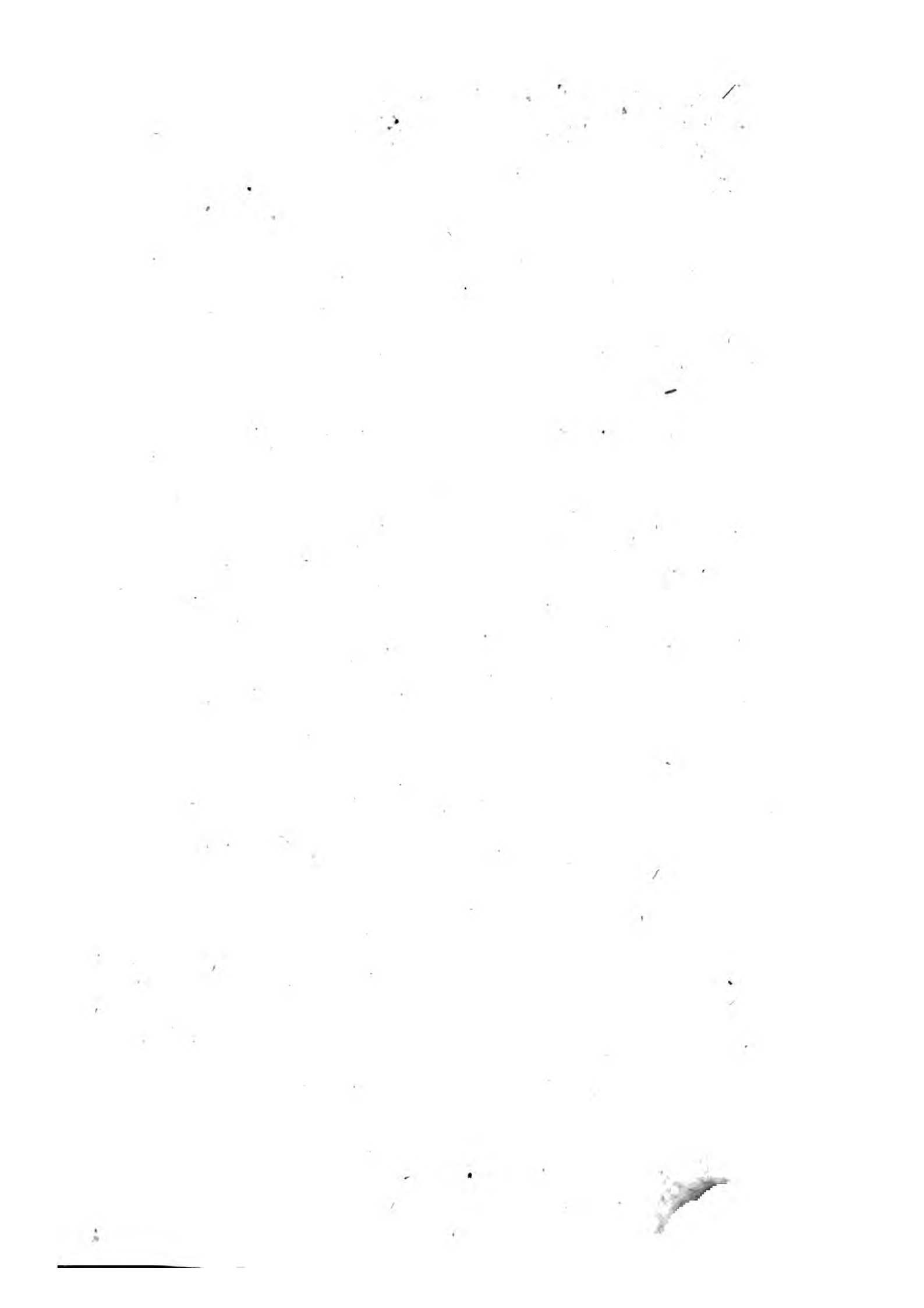


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



27523.2.16



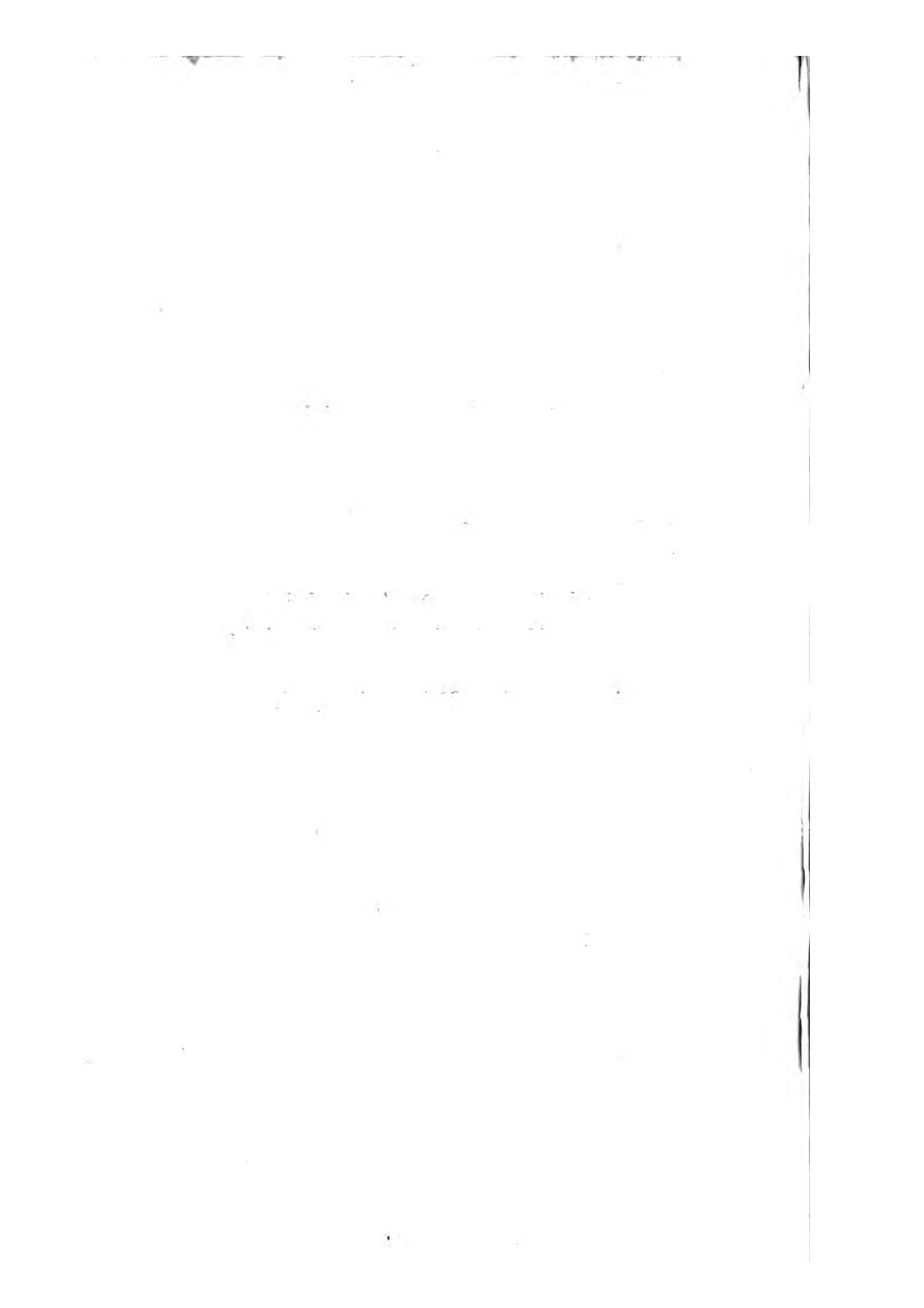


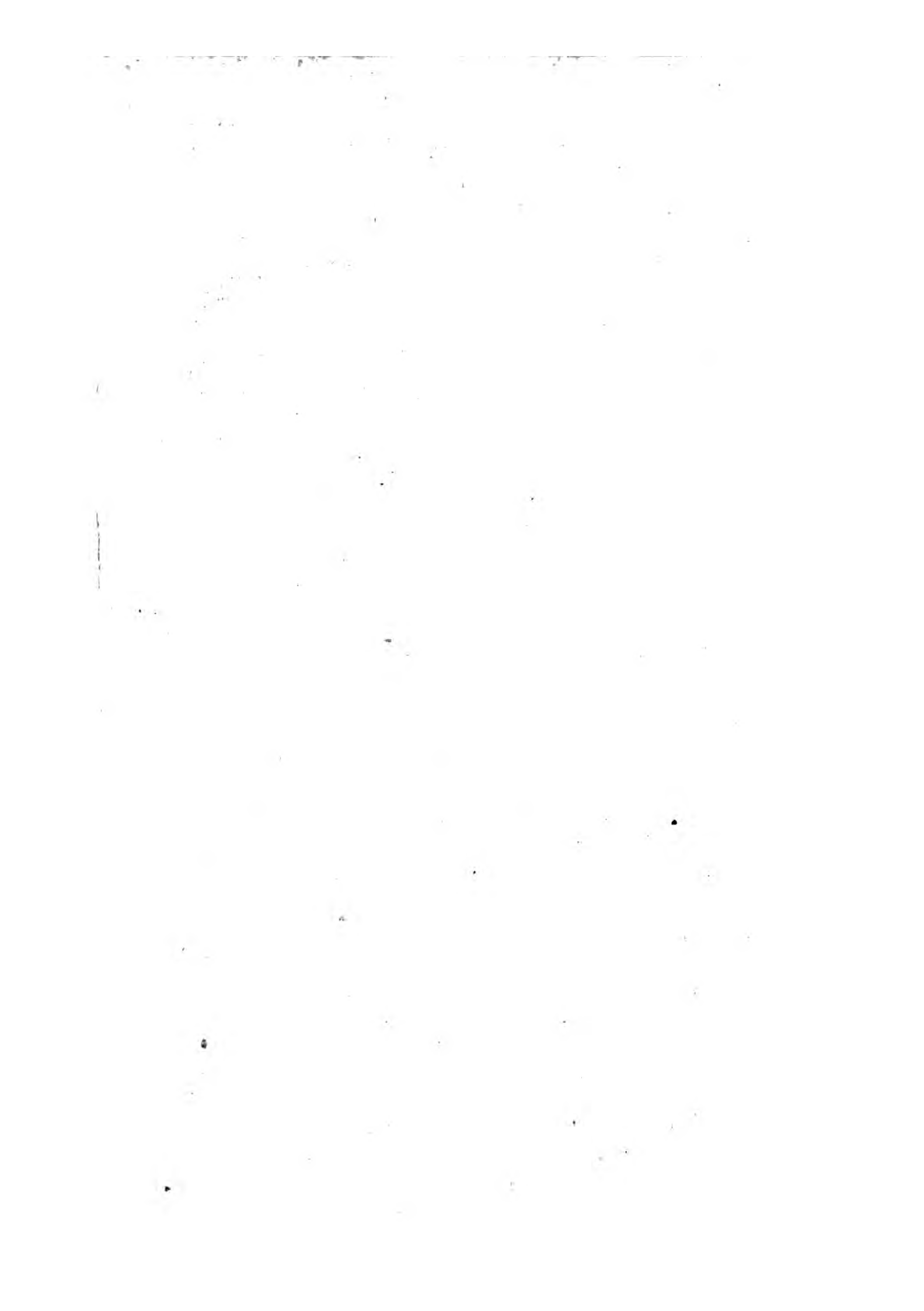
C A R A C T E R E S

D E

T H É O P H R A S T E ,

T R A D U I T S D U G R E C .







THEOPHRASTE

CARACTÈRES
DE
THÉOPHRASTE,

TRADUITS DU GREC;

*NOUVELLE ÉDITION, revue, corrigée
et augmentée de la Vie de l'Auteur, de Notes,
de Remarques littéraires, des Chapitres XXIX
et XXX, qui paroissent pour la première
fois, &c.*

*Par M. B. DE B., de l'Académie des Inscriptions
et Belles-Lettres.*



A PARIS,
Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

M. DCC. XC.



A V I S

SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION:

LA traduction des Caractères de Théophraste , par la Bruyère , s'éloigne un peu trop souvent de la précision de l'original ; et la fidélité , devoir si indispensable à un traducteur , n'est pas toujours observée. Les traductions de d'Ablancourt avoient gâté le goût , et la Bruyère a quelquefois sacrifié à la mode qui régnoit alors , de ne donner qu'une esquisse au lieu du portrait de l'auteur que l'on vouloit faire connoître. Nous avons tâché de suppléer à ce défaut d'exactitude par quelques remarques ; bien éloignés cependant de vouloir nous ériger en critiques d'un homme du mérite de la Bruyère , nous n'avons eu que l'intention de satisfaire le goût d'un plus grand nombre de lecteurs. Cette édition aura encore , pardessus toutes les autres , l'avantage d'être augmentée de deux Chapitres qui ont été trouvés , il y a quelques années , dans un manuscrit de

la bibliothèque du Vatican, et qui paroissent pour la première fois sous le titre des Chapitres XXIX et XXX. On a ajouté le texte grec de ces deux Chapitres pour toutes les éditions originales.



DISCOURS

SUR

THÉOPHRASTE.

JE n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimérique, que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échapper à toute sorte de critique, et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la différence des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de spéculation, et aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-ci aiment à être forcés par la démonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnemens

et des conjectures ; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs , qui examine les hommes , et qui développe leurs caractères ; et j'ose dire que sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si près , et où il ne s'agit que d'eux-mêmes , ils sont encore extrêmement difficiles à contenter.

Quelques savans ne goûtent que les apophthegmes des anciens , et les exemples tirés des Romains , des Grecs , des Perses , des Egyptiens ; l'histoire du monde présent leur est insipide : ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent , et avec qui ils vivent , et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes , au contraire , les gens de la cour , et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition , indifférens pour toutes les choses qui les ont précédés , sont avides de celles qui se passent à leurs yeux , et qui sont comme sous leur main : ils les examinent , ils les discernent , ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent , si charmés des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs

contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'évangile pour les prendre par leur foible, et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goût et de leur portée.

La cour, ou ne connoît pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle, néglige d'en relever le ridicule, et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et si, au contraire, l'on peint la cour, comme c'est toujours avec les ménagemens qui lui sont dus, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoi remplir sa curiosité, et se faire une juste idée d'un pays où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale, qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes; ils se tirent d'embarras en le condamnant; et tels n'approuvent la satire, que lorsque commençant

à lâcher prise , et à s'éloigner de leurs personnes , va mordre quelque autre.

Enfin , quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si différens des hommes par un seul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des définitions , des divisions , des tables , et de la méthode : ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en général , et cette vertu en particulier ; quelle différence se trouve entre la valeur , la force et la magnanimité , les vices extrêmes par le défaut ou par l'excès entre lesquels chaque vertu se trouve placée , et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres , contens que l'on réduise les mœurs aux passions , et que l'on explique celles-ci par le mouvement du sang , par celui des fibres et des artères , quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisième ordre , qui , persuadés que toute doctrine des mœurs doit tendre à les réformer , à discerner les bonnes d'avec les mauvaises , et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain ,

de foible et de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de louable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres, qui, supposant les principes physiques et moraux rebattus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du tems, corrigent les hommes les uns par les autres, par ces images de choses qui leur sont si familières, et dont néanmoins ils ne s'avisent pas de tirer leur instruction.

Tel est le traité des *Caractères des mœurs* que nous a laissé *Théophraste* : il l'a puisé dans les éthiques et dans les grandes morales d'Aristote, dont il fut le disciple : les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre, sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caractères qui y sont décrits, est pris de la même source. Il est vrai qu'il se les rend propres par l'étendue qu'il leur donne, et par la satire ingénieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, et sur-tout des Athéniens.

Ce livre ne peut guère passer que pour

le commencement d'un plus long ouvrage que Théophraste avoit entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa préface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et comme il assure lui-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avoue que l'opinion commune a toujours été qu'il avoit poussé sa vie au-delà de cent ans; et saint Jérôme, dans une lettre qu'il écrit à Népotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur, ou dans les chiffres grecs qui ont servi de règle à Diogène Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien; s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette préface, se lisent également dans quatre manuscrits de la bibliothèque palatine, où l'on a aussi

trouvé les cinq derniers Chapitres des Caractères de Théophraste , qui manquoient aux anciennes impressions , et où l'on a vu deux titres , l'un (1), *du goût qu'on a pour les vicieux* , et l'autre (2), *du gain sordide* , qui sont seuls , et dénués de leurs Chapitres (3).

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment , mais cependant un reste précieux de l'antiquité , et un monument de la vivacité de l'esprit , et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet , il a toujours été lu comme un chef-d'œuvre dans son genre : il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer , et où l'élégance grecque éclate davantage : on l'a appelé un livre d'or. Les savans faisant attention à la diversité des mœurs qui y

(1) Περὶ φιλοπονῆρας.

(2) Περὶ αἰσχροκερδίας.

(3) Ces deux Chapitres ont été trouvés , il y a quelques années , dans un manuscrit de la bibliothèque vaticane , et publiée en 1786 à Parme , par M. Amaducci. Nous en donnons la traduction et le texte aux Chapitres XXIX et XXX.

X DISCOURS

sont traitées, et à la manière naïve dont tous les caractères y sont exprimés; et la comparant d'ailleurs avec celle du poëte Ménandre (1), disciple de Théophraste, et qui servit ensuite de modèle à Térence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la première source de tout le comique : je dis de celui qui est épuré des pointes, des obscénités, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que pour relever le mérite de ce Traité des caractères, et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celui de leur auteur. Il étoit d'Erèse, ville de Lesbos, fils d'un foulon : il eut pour premier maître dans son pays un certain Leucippe (2), qui étoit de la même ville que lui : de-là il passa à

(1) Διδάσκαλος Μενάνδρου τῆς Κωμικῆς. *Diog. Laert. in Vitâ Theophrasti*, lib. V. Voyez ci-après la *Vie de Théophraste*, traduite de Diogène de Laërce, que nous avons jointe à cet ouvrage.

(2) Un autre que Leucippe, philosophe célèbre, et disciple de Zénon.

l'école de Platon, et s'arrêta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, lui changea son nom, qui étoit *Tyrtame*, en celui d'*Euphraste*, qui signifie celui qui parle bien; et ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son génie et de ses expressions, il l'appella *Théophraste*, c'est-à-dire, un homme dont le langage est divin. Et il semble que Cicéron ait entré dans les sentimens de ce philosophe, lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus*, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi (1):

« Qui est plus fécond et plus abondant que
 » Platon? plus solide et plus ferme qu'Aris-
 » tote? plus agréable et plus doux que
 » Théophraste »? Et dans quelques-unes de ses épîtres à Atticus, on voit que parlant du même Théophraste (2), il l'appelle son ami, que la lecture de ses livres

(1) *Quis uberior in dicendo Platone? quis Aristotele nervosior? Theophrasto dulcior?* Cap. XXXI.

(2) *Epist. 16, lib. II,*

lui étoit familière , et qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de lui et de Calistène , un autre de ses disciples , ce que Platon avoit dit la première fois d'Aristote même et de Xénocrate , que Calistène étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif ; et que Théophraste , au contraire , l'avoit si vif , si perçant , si pénétrant , qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu ; que l'un avoit besoin d'éperon pour être excité , et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celui-ci sur toutes choses un grand caractère de douceur qui régnoit également dans ses mœurs et dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie , le prièrent de leur nommer son successeur ; que comme il avoit deux hommes dans son école sur qui seuls ce choix pouvoit tomber , Ménédème (*) le Rhodien , et Théophraste d'Erèse , par

(*) Il y en a eu deux autres du même nom , l'un philosophe cynique , l'autre disciple de Platon.

un esprit de ménagement pour celui qu'il vouloit exclure, il se déclara de cette manière. Il feignit, peu de tems après que ses disciples lui eurent fait cette prière, et en leur présence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire lui étoit nuisible, et il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent, que le premier avoit de la force, mais que celui de Lesbos avoit plus de douceur, et qu'il lui donnoit la préférence. Quoi qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulugelle (*), il est certain que lorsque Aristote, accusé par Eurymédon, prêtre de Cérès, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athènes, et se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, lui confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; et c'est par Théophraste que sont venus jusqu'à nous les ouvrages de ce grand homme.

(*) *Noct. Att.* lib. XIII, cap. V.

Son nom devint si célèbre par toute la Grèce, que successeur d'Aristote, il put compter bientôt dans l'école qu'il lui avoit laissée, jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de (1) Sophocle, fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit préteur : celui-ci, en effet son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police, et d'empêcher les assemblées, fit une loi qui défendoit, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseigner dans les écoles. Ils obéirent; mais l'année suivante, Philon ayant succédé à Sophocle, qui étoit sorti de charge, le peuple d'Athènes abrogea cette loi odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Théophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de céder à Eurymédon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide (2) puni comme impie par les Athéniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser

(1) Un autre que le poëte tragique. Voyez la *Vie de Théophraste*, par Diogène Laërce, liv. V.

(2) *Diog. Laërt. in Vitâ Theophrasti*, lib. V.

d'impiété, tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour lui, et qu'il méritoit par sa vertu.

En effet, on lui rend ce témoignage, qu'il avoit une singulière prudence, qu'il étoit zélé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport (1) de Plutarque, lorsque Erèse fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur pays, il se joignit à Phidias (2), son compatriote, contribua avec lui de ses biens pour armer les bannis qui rentrèrent dans leur ville, en chassèrent les maîtres, et rendirent à toute l'île de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualités ne lui acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des Rois. Il fut ami de Cassandre, qui avoit succédé à Aridée, frère d'Alexandre-le-Grand, au royaume de Macédoine; et Ptolomée,

(1) Dans un ouvrage intitulé : *Qu'on ne sauroit vivre agréablement selon la doctrine d'Epicure*, chap. XII; et dans son *Traité contre l'Epicurien* COLOTES, chap. XXIX.

(2) Un autre que le fameux sculpteur.

fil de Lagus , et premier roi d'Egypte , entretint toujours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues , et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grèce le pleura , et tout le peuple athénien assista à ses funérailles.

L'on raconte de lui que dans son extrême vieillesse , ne pouvant plus marcher à pied , il se faisoit porter en litière par la ville , où il étoit vu du peuple à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples , qui entouroient son lit lorsqu'il mourut , lui ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander , il leur tint ce discours : (*)

« La vie nous séduit , elle nous promet de
 » grands plaisirs dans la possession de la
 » gloire , mais à peine commence-t-on à
 » vivre , qu'il faut mourir : il n'y a souvent
 » rien de plus stérile que l'amour de la
 » réputation. Cependant , mes disciples ,
 » contentez-vous : si vous négligez l'estime
 » des hommes , vous vous épargnez à vous-

(*) Tout ceci se trouve dans Diogène Laërce , *Vie de Théophraste* , liv. V.

» mêmes

» mêmes de grands travaux : s'ils ne re-
 » butent point votre courage, il peut arri-
 » ver que la gloire sera votre récompense.
 » Souvenez-vous seulement qu'il y a dans
 » la vie beaucoup de choses inutiles; et qu'il
 » y en a peu qui mènent à une fin solide.
 » Ce n'est point à moi à délibérer sur le
 » parti que je dois prendre, il n'est plus
 » tems : pour vous, qui avez à me survivre,
 » vous ne sauriez peser trop mûrement ce
 » que vous devez faire » : et ce furent là ses
 dernières paroles.

Cicéron, dans le troisième livre des Tusculanes (*), dit que Théophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie très-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-tems; que si l'âge des hommes

(*) *Theophrastus moriens accusasse naturam dicitur, quod cervis et cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil interesset: hominibus quorum maximè interfuisset, tam exiguam vitam dedisset: quorum si ætas potuisset esse longinquior, futurum fuisse ut, omnibus perfectis artibus, omnis doctrinâ hominum vita erudiretur, Cap. XXVIII.*

eût pu s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde, ni art ni science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint Jérôme, dans l'endroit déjà cité, assure (1) que Théophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un tems où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coutume de dire, qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les frères, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plutôt se fier à un cheval sans frein (2), qu'à celui qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du tems. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table

(1) *Sapiens vir Græciæ Theophrastus, cum expletis centum et septem annis se mori cerneret, dixisse fertur, se dolere, quod tunc egrederetur à vitâ, quando sapere cepisset. Epist. ad Nepotianum.*

(2) *Diogene Laërce, dans la Vie de Théophraste.*

dans un festin, *si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sais beaucoup.* Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Théophraste. Diogène Laërce fait l'énumération de plus de deux cents traités différens, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composés. La plus grande partie s'est perdue par le malheur des tems, et l'autre se réduit à vingt traités, qui sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes: il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau tems, des signes de la pluie, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caractères des mœurs. Voilà ce qui nous

reste de ses écrits : entre lesquels ce dernier seul , dont on donne la traduction , peut répondre non-seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire , mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusqu'à nous.

Que si quelques-uns se refroidissent pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voient , qui sont du tems auquel il a été écrit , et qui ne sont point selon leurs mœurs ; que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agréable pour eux , que de se défaire de cette prévention pour leurs coutumes et leurs manières , qui , sans autre discussion , non-seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes , mais leur fait presque décider , que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable , et qui les prive , dans la lecture des livres des anciens , du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre ?

Nous , qui sommes si modernes , serons anciens dans quelques siècles. Alors l'histoire du nôtre fera goûter à la postérité la vénalité des charges , c'est-à-dire le pouvoir de protéger l'innocence , de punir le crime ,

et de faire justice à tout le monde , acheté à deniers comptans comme une métairie , la splendeur des partisans , gens si méprisés chez les Hébreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume , où il n'y avoit ni places publiques , ni bains , ni fontaines , ni amphithéâtres , ni galeries , ni portiques , ni promenoirs , qui étoit pourtant une ville merveilleuse (*). L'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison , pour aller se renfermer dans celle d'un autre : que d'honnêtes femmes qui n'étoient ni marchandes , ni hôtelières , avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y

(*) Paris possède aujourd'hui des places , des fontaines publiques , des bains très-commodes et même voluptueux , six théâtres , sans compter les farceurs , qui tous les jours offrent des spectacles plus amusans , et sur-tout plus instructifs que les scènes d'horreur et de cruauté qui se passoient dans les cirques et les amphithéâtres des anciens. A l'égard des mœurs , Paris est toujours le même , si ce n'est que les richesses et le luxe s'étant prodigieusement accrus depuis le tems de la Bruyère , on pourroit croire que la dépravation est portée à son comble , si nous n'étions certains que nos descendans sauront bien nous surpasser.

entrer (1); que l'on avoit à choisir des dés, des cartes, et de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on saura que le peuple ne paroissoit dans la ville, que pour y passer avec précipitation, nul entretien, nulle familiarité; que tout y étoit farouche et comme alarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des rues, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes, ou visitoient leurs amis avec des armes offensives (2); et qu'il n'y avoit presque

(1) Maisons de jeu autorisées par la police, à laquelle elles paient des droits : car chez nous la majeure partie des revenus de l'État est fondée sur nos vices; ensorte que si jamais les François s'avisent de devenir vertueux, le fisc est infailliblement ruiné.

(2) Aujourd'hui le plus grand nombre des habitans de Paris ne porte plus l'épée. Les militaires seuls, et quelques jeunes gens que nous nommons *petits-mâtres* (mot qui n'a d'équivalent dans aucune langue, et qui réunit en lui seul la valeur des trois adjectifs, *fat*, *sot*, *impertinent*);

personne qui n'eût à son côté de quoi pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou si ceux qui viendront après nous ; rebutés par des mœurs si étranges et si différentes des leurs , se dégoûtent par-là de nos mémoires , de nos poésies , de notre comique et de nos satyres , pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes , par cette fausse délicatesse , de la lecture de si beaux ouvrages , si travaillés , si réguliers , et de la connoissance du plus beau règne dont jamais l'histoire ait été embellie ?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous espérons nous-mêmes de la postérité , persuadés que les hommes n'ont point d'usages ni de coutumes qui soient de tous les siècles , qu'elles changent avec les tems ; que nous sommes trop éloignés de celles qui ont passé , et trop proches de celles qui règnent encore ,

les petits-mâtres , dis-je , et les militaires , sont presque les seuls qui marchent armés dans les rues. Mais à l'épée nous avons substitué la canne , et chaque citoyen tenant un bâton à la main , s'il ne peut plus percer son voisin , peut du moins l'assommer , et c'est toujours un dédommagement.

pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appelons la politesse de nos mœurs, ni la bienséance de nos coutumes, ni notre faste, ni notre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Athéniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et indépendamment de mille choses extérieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette véritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montrait en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore souillée par la vanité, par le luxe, et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu : il n'étoit point riche par des charges ou des passions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans et ses serviteurs : sa nourriture étoit saine et naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis ; ses vêtemens simples et uniformes, leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocens, une

grande récolte , le mariage de ses enfans , l'union avec ses voisins , la paix dans sa famille : rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses ; mais l'éloignement des tems nous les fait goûter , ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des pays lointains et des nations étrangères.

Ils racontent une religion , une police , une manière de se nourrir , de s'habiller , de bâtir et de faire la guerre , qu'on ne savoit point , des mœurs que l'on ignoroit ; celles qui approchent des nôtres nous touchent , celles qui s'en éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent , moins rebutés par la barbarie des manières et des coutumes de peuples si éloignés , qu'instruits et même réjouis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois , Chinois , Nègres ou Abyssins.

Or , ceux dont Théophraste nous peint les mœurs dans ses caractères , étoient Athéniens , et nous sommes François : et si nous joignons à la diversité des lieux et du

climat, le long intervalle des tems, et que nous considérons que ce livre a pu être écrit la dernière année de la cent quinzième olympiade, trois cents quatorze ans avant l'ère chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athènes dont il fait la peinture, nous admirerons (*) de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes séparés par tant de siècles soit si entière. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions, ils sont encore tels qu'ils étoient alors et qu'ils sont marqués dans Théophraste, vains, dissimulés, flatteurs, intéressés, effrontés, importuns, défiants, médians, querelleurs, superstitieux.

Il est vrai, Athènes étoit libre, c'étoit le centre d'une république : ses citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre ; ils marchaient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et

(*) On ne dit plus aujourd'hui *admirer de* ; on dit *être étonné de*.

SUR THÉOPHRASTE. xxvij

spacieuse , entroient dans les boutiques et dans les marchés , achetoient eux-mêmes les choses nécessaires ; l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune : ils réservoient leurs esclaves pour les bains , pour les repas , pour le service intérieur des maisons , pour les voyages : ils passoient une partie de leur vie dans les places , dans les temples , aux amphithéâtres , sur un port , sous des portiques , et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là , le peuple s'assembloit pour délibérer des affaires publiques ; ici , il s'entretenoit avec les étrangers ; ailleurs , les philosophes tantôt enseignoient leur doctrine , tantôt conféroient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scène des plaisirs et des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire , et qui ressemble peu aux nôtres , je l'avoue ; mais cependant quels hommes en général que les Athéniens , et quelle ville qu'Athènes ! quelles loix ! quelle police ! quelle valeur ! quelle discipline ! quelle perfection dans toutes

les sciences et dans tous les arts ! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage ! Théophraste , le même Théophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses , ce parleur agréable , cet homme qui s'exprimoit divinement , fut reconnu étranger , et appelé de ce nom par une simple femme (*) , de qui il achetoit des herbes au marché , et qui reconnut , par je ne sais quoi d'attique qui lui manquoit , et que les Romains ont depuis appelé urbanité , qu'il n'étoit pas Athénien : et Cicéron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir , qu'ayant vieilli dans Athènes , possédant si parfaitement le langage attique , et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années , il ne s'étoit pu donner ce que le simple peuple avoit naturellement et sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des caractères de cer-

(*) *Dicitur, cum percunctaretur (Theophrastus) ex ancilâ quadam, quanti aliquid venderet; et respondisset illa, atque addidisset, Hospes, non pote minoris: tulisse eum modeste, se non effugere hospitis speciem, cum atatem ageret Athenis, optimeque loqueretur. Brutus, cap. 44.*

taines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Théophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve, qui fit honte aux Athéniens, et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux étrangers et aux anciens, et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoute à cet ouvrage. L'on a cru pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toujours pernicieux de poursuivre le travail d'autrui, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande réputation; soit encore parce que cette unique figure, qu'on appelle description ou énumération, employée avec tant de succès dans ces trente chapitres des Caractères, pourroit en avoir un beaucoup moindre, si elle étoit traitée par un génie fort inférieur à celui de Théophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traités de ce philosophe, rapporté par Diogène Laërce, il

s'en trouve un sous le titre de *Proverbes* ; c'est-à-dire , de pièces détachées , comme des réflexions ou des remarques ; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait , porte ce même nom dans les divines écritures ; on s'est trouvé excité par de si grands modèles à suivre , selon ses forces , une semblable manière (1) d'écrire des mœurs ; et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde , et d'où , faute d'attention , ou par un esprit de critique , quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un (2) , par l'engagement de son auteur , fait servir la métaphysique à la religion , fait connoître l'ame , ses passions , ses vices ; traite les grands et les sérieux motifs pour conduire à la vertu , et veut rendre l'homme chrétien. L'autre , qui est

(1) L'on entend cette manière coupée dont Salomon a écrit ses proverbes , et nullement les choses qui sont divines , et hors de toute comparaison.

(2) Pascal.

la production (1) d'un esprit instruit par le commerce du monde, et dont la délicatesse étoit égale à la pénétration, observant que l'amour-propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il se trouve; et cette unique pensée, comme multipliée en mille manières différentes, a toujours, par le choix des mots et par la variété de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caractères (2), il est tout différent des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voies simples et communes, et en l'examinant indifféremment, sans beaucoup de méthode, et selon que les divers chapitres y conduisent par les âges, les sexes et les conditions, et par

(1) Le duc de la Rochefoucault.

(2) Ces Caractères de la Bruyère forment deux volumes séparés.

les vices, les foibles, et le ridicule qui y sont attachés.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur, et à tout l'intérieur de l'homme, que n'a fait Théophraste : et l'on peut dire que comme ses Caractères, par mille choses extérieures qu'ils font remarquer dans l'homme par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fonds, et font remonter jusques à la source de son dérèglement ; tout au contraire, les nouveaux Caractères déployant d'abord les pensées, les sentimens et les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leur foiblesse, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avouer que sur les titres de ces deux ouvrages, l'embarras s'est trouvé presque égal ; pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres : mais à l'égard
des

SUR THÉOPHRASTE. xxxiiij

des titres des Caractères de Théophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autrui : il a fallu suivre l'esprit de l'auteur, et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même tems selon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres; ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec traduit en françois mot pour mot, n'est plus la même dans notre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation, ou une figure de rhétorique, et chez Théophraste, c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ni l'un ni l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le premier Chapitre.

Et d'ailleurs, les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez différens pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne saurions guère rendre que par un seul mot : cette pauvreté embarrasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois espèces d'avarice, deux sortes d'im-

portuns, des flatteurs de deux manières, et autant de grands parleurs; de sorte que les caractères de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres au désavantage du titre : ils ne sont pas aussi toujours suivis et parfaitement conformes; parce que Théophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens par le caractère et les mœurs du personnage qu'il peint, ou dont il fait la satire.

Les définitions qui sont au commencement de chaque Chapitre, ont eu leurs difficultés; elles sont courtes et concises dans Théophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote, qui lui en a fourni les premières idées : on les a étendues dans la traduction, pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité, des phrases qui ne sont pas achevées, et qui forment un sens imparfait, auquel il a été facile de suppléer le véritable : il s'y trouve de différentes leçons, quelques endroits tout-à-fait interrompus, et qui pouvoient recevoir diverses explications; et pour ne point

s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interprètes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations, ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité. L'on s'est contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on a cru les mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lu beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit défaut, ne puissent être arrêtés dans la lecture des Caractères, et douter un moment du sens de Théophraste.



VIE DE THÉOPHRASTE (1),

Traduite du Grec de Diogène de Laërce.

THÉOPHRASTE D'ÉRÈSE (2) étoit fils d'un foulon nommé Mélanthe (3), ainsi que le dit Athénodore dans le huitième Livre de ses *Promenades* (4). Il eut pour premier maître Leucippe (5), son concitoyen, dont

(1) Quoique la Bruyère ait employé, dans son discours sur Théophraste, les principaux traits de la vie de ce philosophe, puisés dans Diogène de Laërce, nous avons cru cependant qu'il seroit convenable de la donner ici toute entière, à cause du catalogue exact de ses ouvrages et de son testament, que Diogène nous a conservés ; morceaux précieux, et que le lecteur ne verra point sans intérêt.

(2) Erèse, ville de Béotie.

(3) Quelques écrivains appellent le père de Théophraste Léon. Voyez Suidas, au mot Θεόφραστος.

(4) Cet ouvrage est perdu : mais il y a lieu de croire qu'il contenoit l'histoire de l'école d'Aristote, dont les disciples s'appelloient Péripatéticiens, c'est-à-dire, *promeneurs*, parce qu'Aristote donnoit ses leçons en se promenant. De-là Athénodore a pu très-bien intituler son ouvrage : *les Promenades*.

(5) Alcippe, suivant d'autres éditions ; et c'est ainsi

VIE DE THÉOPHRASTE. xxxviij

il prit les leçons dans sa patrie. Il fut ensuite un des auditeurs de Platon, qu'il quitta pour Aristote; et lorsque celui-ci se fut retiré à Chalcis (*), Théophraste lui succéda, et devint le chef de cette école, la cent quatorzième olympiade. On rapporte qu'il avoit un esclave nommé Popylus, qui fut aussi philosophe. C'est du moins ce que dit Myronianus d'Amastris, dans le premier livre de ses *Histoires semblables*.

Théophraste avoit reçu de la nature une intelligence très-pénétrante, et il étoit extrêmement laborieux. Il fut le maître de Ménandre, le poète comique, ainsi que nous l'apprenons de Pamphile, dans le chapitre trois cents deuxième de ses *Mémoires*. Son caractère étoit porté à la bienfaisance, et son esprit orné des connoissances les plus variées.

qu'il faut lire, au jugement de Ménage; car Leucippe n'étoit point concitoyen de Théophraste; il étoit d'Elée, ou d'Abdères, ou de l'île de Mélos, mais non pas d'Erèse.

(*) La retraite d'Aristote à Chalcis eut lieu, lorsque les Athéniens voulurent le poursuivre comme athée. Il quitta prudemment Athènes, pour épargner aux Athéniens, disoit-il, un second crime envers la philosophie,

XXXVIII VIE DE THÉOPHRASTE.

Cassandre (1) le reçut à sa cour, et Ptolemée (2) envoya une députation auprès de lui. Les Athéniens avoient tant d'estime et de vénération pour lui, qu'Agonidès ayant osé l'accuser d'impiété, manqua de se voir condamné lui-même comme impie. Le nombre de ses disciples se montoit à près de deux mille. Entre plusieurs maximes, il dit dans une lettre à Phantias le péripatéticien, en parlant des tribunaux (3), *qu'il n'est pas facile de gagner les suffrages d'une assemblée, quelque petite qu'elle soit, loin d'obtenir ceux de l'assemblée générale des Grecs. De fréquentes lectures font naître les corrections. Il est un âge qui ne peut souffrir ni retard ni négligence.* Dans la même lettre, il se donne le nom de scolastique.

Quelque fût la fermeté de son caractère, il s'absenta néanmoins d'Athènes pen-

(1) Cassandre, fils d'Antipater, et l'un des successeurs d'Alexandre. Suidas dit qu'il honora particulièrement Théophraste.

(2) Le premier Ptolemée, fils de Lagus et roi d'Egypte.

(3) J'aimerois mieux lire, avec H. Etienne, et deux manuscrits cités par Ménage, *περὶ δεικνῶν*, en parlant de la démonstration, et traduire *λαβείν* par *surprendre*.

VIE DE THÉOPHRASTE. xxxix

dant quelque tems, ainsi que tous les autres philosophes, lorsque Sophocle, fils d'Amphiclide, fit passer une loi par laquelle il étoit défendu, sous peine de mort, à tout philosophe de tenir aucune école, à moins d'avoir reçu l'approbation du sénat et du peuple (1) : mais l'année suivante les philosophes revinrent, car Phillion accusa Sophocle d'avoir proposé un décret contraire aux loix. Les Athéniens infirmèrent ce décret, condamnèrent Sophocle à une amende de cinq talens, et rappelèrent les philosophes ; ensorte que Théophraste revint à Athènes, et continua ses leçons.

Il portoit d'abord le nom de Tyrtame ; mais Aristote, charmé de l'élégance de son langage, changea ce nom en celui de Théophraste (2). Aristippe, au quatrième Livre de son *Traité sur les délices des anciens*, prétend que Théophraste fut amoureux de

(1) C'est-à-dire que Sophocle, bien différent du poëte, voulut introduire à Athènes la censure. Ressource impuissante des gouvernemens foibles, qui craignent les lumières et le bon sens.

(2) Ce nom signifie, dont le langage est divin.

xi VIE DE THÉOPHRASTE.

Nicomaque , fils d'Aristote , quoiqu'il fût son maître. On rapporte aussi qu'Aristote disoit de Théophraste et de Callistène , ce que Platon , comme nous l'avons déjà remarqué , avoit coutume de dire d'Aristote lui-même et de Xénocrate , que l'un avoit besoin de frein et l'autre d'aiguillon ; car le premier étoit d'un esprit actif et pénétrant , et l'autre d'une conception lente et tardive. Après la mort d'Aristote , il acheta un jardin particulier , dans lequel il tenoit son école ; il fut aidé dans cette acquisition par Démétrius de Phalère , qui étoit son ami.

Voici quelques-unes de ses sentences les plus utiles.

Il vaut mieux , disoit-il , s'abandonner à un coursier sans frein , qu'à un homme sans jugement.

Il dit un jour à un homme qui , dans un festin , gardoit un profond silence : *Si tu es un ignorant , tu fais sagement de te taire ; mais si tu sais quelque chose , tu n'agis point en homme sage.*

Il disoit fréquemment : *Le tems est cher à dépenser.*

VIE DE THÉOPHRASTE. xlv

Il mourut dans un âge avancé, et à la quatre-vingt-cinquième année de sa vie (*). Peu auparavant il avoit interrompu ses occupations ; ce qui nous a fourni le sujet de cette épigramme :

Ce n'est pas sans raison qu'un sage a prétendu
Que l'arc du savoir rompt quand il est détendu.
Théophraste fut sain tant qu'il prit de la peine ;
Il s'arrête, il expire en reprenant haleine.

On dit qu'interrogé par ses disciples s'il n'avoit rien à leur recommander : rien, dit-il ; mais je vous avertis que la gloire promet plus de douceurs qu'elle n'en procure en effet. Nous mourons alors que nous commençons à vivre. Il n'y a rien au monde de plus vain et de plus inutile que la recherche de la gloire. Soyez heureux ; et pour l'être, ou quittez la philosophie, car elle exige de grands travaux, ou attachez-vous fermement à elle, car elle procure une grande gloire. La vie est plus

(*) Cependant son ouvrage des Caractères atteste qu'il poussa plus loin sa carrière, car il déclare dans sa préface qu'il commence cet ouvrage à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans.

xlij VIE DE THÉOPHRASTE.

remplie de vanité que d'utilité. Pour moi ; il n'est plus tems de délibérer sur ce que je dois faire ; c'est à vous à examiner le parti que vous devez prendre. En disant ces mots, il expira. On prétend que tous les Athéniens, pour honorer ce grand homme, suivirent à pied sa pompe funèbre. Phavorinus a écrit de Théophraste qu'étant vieux, il se faisoit porter en litière. Il cite en preuve de ce fait Hermippus, et ajoute que Arcésilas de Pitanée en parle dans le discours qu'il adressa à Lacyde de Cyrène.

Théophraste a laissé un nombre considérable d'écrits, et j'ai pensé qu'ils méritoient que j'en donnasse ici la liste. La voici :

Sur les premières Analytiques, trois Livres.

Sur les secondes Analytiques, sept Livres.

De la solution des Syllogismes, un Livre.

Abrégé des Analytiques, un Livre.

Sur les Lieux communs, deux Livres.

Agonistique, ou Examen des Discours Polémiques.

Sur les Sens, un Livre (*).

A Anaxagoras, un Livre.

Sur les Opinions d'Anaxagoras, un Livre.

Sur celles d'Archelaüs, un Livre.

(*) Il existe.

VIE DE THÉOPHRASTE. xliij

- Sur les Sels, le Nitre, le Bitume, un Livre.
Des Pétrifications, deux Livres.
Sur les Lignes insécables, un Livre.
De l'Ouie, deux Livres.
Des Vents, un Livre (1).
De la différence des Vertus, un Livre.
De la Royauté, un Livre.
De l'Éducation d'un Roi, un Livre.
Des Sectes, trois Livres (2).
De la Vieillesse, un Livre.
De la Doctrine astronomique de Démocrite, un Livre.
Sur les Météores, un Livre (3).
Sur les Images, un Livre.
Sur les Sucs, les Couleurs, les Chairs, un Livre.
Sur l'Arrangement du Monde, un Livre.
Sur les Hommes, un Livre.
Recueil des Sentences de Diogène.
Définitions, trois Livres.
Discours Érotique.
Traité sur l'Amour.
Sur le Bonheur, un Livre.
Sur les Apparences, deux Livres.
Sur l'Épilepsie, un Livre.

(1) Il existe.

(2) Le titre *περὶ βιωῶν*, qui peut encore signifier des vices, des différentes manières de vivre.

(3) Plutarque cite le quatrième livre de cet ouvrage dans ses questions grecques : d'où il y a lieu de croire qu'il avoit plus d'un livre.

xliv VIE DE THÉOPHRASTE

Sur l'Enthousiasme, *ou* de l'Inspiration Divine, un Livre.

Sur Empedocle, un Livre.

Les Épichéirèmes, dix-huit Livres (1).

Controverses, trois Livres.

De la Volonté, un Livre.

Abrégé de la République de Platon, deux Livres.

De la différence du Cri des Animaux de même espèce, un Livre.

Des Animaux qui paroissent réunis en grand nombre, un Livre.

De ceux qui mordent ou qui lancent *un dard*, *ou du venin*, un Livre.

Des Animaux que l'on dit être envieux (2), un Livre.

De ceux qui demeurent et vivent dans le sec, deux Livres.

De ceux qui changent de Couleur, un Livre (3).

De ceux qui se retirent et dorment un certain tems dans une tanière, un Livre.

Sur les Animaux, sept Livres.

Sur la Volupté, un Livre, comme Aristote.

Sur le même sujet, un autre Livre.

Vingt-quatre Propositions.

(1) Ce titre d'Épichéirèmes me paroît fort obscur. Les commentateurs de Théophraste ne l'expliquent point. Je crois que le mot ἐπιχειρήματα peut signifier *manual*, comme ἐγχειρίδιον.

(2) Il existe parmi les œuvres de Théophraste.

(3) Photius nous en a conservé un fragment dans sa bibliothèque.

VIE DE THÉOPHRASTE. xlv

- Sur le Chaud et le Froid, un Livre.
Sur les Vertiges et les Obscurcissemens *de la Vue*,
un Livre (1).
De la Sueur, un Livre (2).
De l’Affirmation et de la Négation, un Livre.
Callisthène, *ou* du Deuil, un Livre.
De la Fatigue, un Livre (3).
Du Mouvement, trois Livres.
Sur les Pierres, un Livre (4).
Sur les Maladies Pestilentiellles, un Livre.
Sur la Défaillance, un Livre.
Sur la Mélancolie, un Livre.
Sur les Mines, *ou* les Métaux, deux Livres.
Sur le Miel, un Livre (5).
Sur le Recueil des Opinions de Métrodore (6), un
Livre.
Sur les Phénomènes célestes, un Livre.
De l’Ivresse, un Livre.
Des Loix, par ordre alphabétique (7), vingt-quatre
Livres.

(1) Photius en a conservé un fragment. *Myriobibl. cod.*

(2) On en trouve aussi un fragment dans Photius.

(3) Nous devons encore à Photius un fragment de cet ouvrage.

(4) Il existe parmi les œuvres de Théophraste.

(5) On en lit un fragment dans Photius.

(6) Fameux sceptique, dont la maxime ordinaire étoit :
Nous ne savons rien, et nous ne savons pas même si nous ne savons rien. Métrodore étoit de l’île de Chio.

(7) Nous apprenons de Cicéron *de Fin.* liv. V, que

xlvj VIE DE THÉOPHRASTE.

- Abrégé du Traité des Loix, dix Livres.
Sur les Définitions, un Livre.
Sur les Odeurs, un Livre (1).
Sur le Vin et sur l'Huile, un Livre.
Sur les premières Propositions, dix-huit Livres.
Des Législateurs, trois Livres.
Les Politiques, ou des Gouvernemens, six Livres.
Des Circonstances Politiques, quatre Livres.
Des Mœurs Politiques, ou des usages des Gouvernemens.
De la meilleure forme de Gouvernement, un Livre.
Recueil de Problèmes, ou Questions, cinq Livres.
Sur les Proverbes, un Livre.
Sur la Concrétion et la Liquéfaction, un Livre.
Sur le Feu, deux Livres (2).
Sur le Souffle, un Livre.
De la Paralyse, un Livre.
De la Suffocation, un Livre.
De l'Altération d'Esprit, un Livre.
Des Passions, un Livre.
Des Signes, un Livre.
Des Sophismes, deux Livres.
Sur la Solution des Syllogismes, un Livre.
Topiques, deux Livres.
De la Vengeance, ou de la Punition, deux Livres.

dans cet ouvrage Théophraste exposoit les loix et les coutumes des différentes républiques, tant grecques que barbares.

(1) Il existe.

(2) Il n'en existe plus qu'un livre.

VIE DE THÉOPHRASTE. xlvij

Sur les Poils, un Livre.

De la Royauté, un Livre.

Sur l'Eau, trois Livres.

Sur le Sommeil et les Songes, un Livre.

De l'Amitié, trois Livres.

De l'Ambition, deux Livres.

De la Nature, trois Livres.

De la Physique, dix-huit Livres.

Abrégé de la Physique, deux Livres.

Physique, huit Livres.

Aux Physiciens, un Livre.

Histoire des Plantes, dix Livres (*).

Sur les causes de l'Accroissement des Plantes, huit Livres.

Sur les Sucs, cinq Livres.

Sur la fausse Volupté, un Livre.

Sur l'Ame, une Question.

De la Croyance facile, un Livre.

Des Doutes simples, un Livre.

Harmoniques, un Livre.

De la Vertu, un Livre.

Les Circonstances, ou les Contradictions, un Livre.

De la Négation, un Livre.

De l'Opinion, un Livre.

Du Ridicule, un Livre.

Les Soirées, deux Livres.

Les Choix, ou les Distinctions, deux Livres.

(*) Nous n'en possédons que neuf, et un court fragment du dixième, imprimé depuis peu d'années.

xviiij VIE DE THÉOPHRASTE:

Sur les Différences (1), un Livre.

De l'Injustice, un Livre.

De la Délation, *ou* de la Calomnie, un Livre.

De l'Éloge, un Livre.

De l'Expérience, un Livre.

Épîtres, trois Livres.

Des Animaux qui naissent spontanément.

Des différens Choix, un Livre.

Éloges des Dieux, un Livre.

Sur les Fêtes, un Livre.

Sur l'Heureuse Fortune.

Sur les Enthymêmes, un Livre.

Des Inventions, deux Livres.

Écoles Morales, un Livre.

Les Caractères Moraux, un Livre (2).

Du Trouble *ou* du Tumulte, un Livre.

Sur l'Histoire, un Livre.

Sur la manière de juger d'un Syllogisme, un Livre.

Sur la Flatterie, un Livre.

De la Mer, un Livre.

De la Royauté à Cassandre (3).

Sur la Comédie, un Livre.

Sur les Météores, un Livre.

Sur le Langage, un Livre.

(1) Un mot d'Athénée, au chap. XIX du livre VII, nous apprend qu'il s'agissoit dans cet ouvrage de la différence des productions dans chaque pays.

(2) C'est pour la seconde fois que ce titre reparoît dans ce catalogue.

(3) Voyez la première note de la page xxxviiij.

Recueil

VIE DE THÉOPHRASTE. xlix

- Recueil de Mots, un Livre.
Solutions, un Livre.
Sur la Musique, trois Livres.
Sur les Mesures, un Livre (1).
Mégacès, un Livre.
Sur les Loix, un Livre.
Sur ceux qui violent les Loix.
Recueil des Sentences de Xénocrate.
Le Causeur, ou Conversations, un Livre.
Sur le Serment, un Livre.
Préceptes de Rhétorique, un Livre.
Sur les Richesses, un Livre.
Sur l'Art Poétique, un Livre.
Questions Politiques, Morales, Physiques,
Érotiques, un Livre.
Exordes, un Livre.
Recueil de Problèmes, un Livre.
Sur les Problèmes de Physique, un Livre.
De l'Exemple, un Livre.
De la Proposition et de la Narration, un Livre.
De l'Art Poétique, un autre Livre.
Des Sages, un Livre.
Du Conseil, un Livre.
Des Solécismes, un Livre.
De l'Art de la Rhétorique, un Livre.
De l'Art Oratoire, dix-sept Exemples.
De l'Imitation, un Livre (2).

(1) Vraisemblablement les mesures des différens vers.

(2) Ou de l'art de répondre, car ὑπόκρισις peut signifier l'un et l'autre.

I VIE DE THÉOPHRASTE.

Mémoires sur Aristote ou sur Théophraste, six Livres (1).

Opinions sur la Physique, seize Livres.

Abrégé de l'Ouvrage précédent, un Livre.

Sur la Grace, un Livre.

Caractères Moraux (2).

Du Mensonge et de la Vérité, un Livre.

Histoire des Opinions sur la Divinité, six Livres.

Des Dieux, trois Livres.

Ouvrages Historiques et Géométriques, quatre Livres.

Abrégé de l'Histoire des Animaux d'Aristote, six Livres.

Épichérêmes, deux Livres (3).

Questions, trois Livres.

De la Royauté, deux Livres.

Des Causes, un Livre.

Sur Démocrite, un Livre.

Sur la Délation, un Livre (4).

De la Génération, un Livre.

(1) Ce titre semble annoncer que l'auteur de cet ouvrage est incertain.

(2) Voilà la troisième fois que cet ouvrage est cité dans ce catalogue.

(3) Ce titre reparoît ici pour la seconde fois; mais ici le nombre des livres est différent. Peut-être ces deux indications regardent-elles deux ouvrages distincts.

(4) Ce même titre revient encore pour la troisième fois, et l'on ne peut soupçonner dans cette répétition qu'une erreur de copiste.

VIE DE THÉOPHRASTE. lj

- De la Raison et des Mœurs des Animaux, un Livre.
Du Mouvement, deux Livres.
De la Vue, quatre Livres.
Sur les Définitions, deux Livres.
Sur les Concessions, un Livre.
Sur le plus Grand et le Moindre, un Livre.
Sur la Musique, un Livre.
Sur la Félicité Divine, un Livre.
Contre les Académiciens, un Livre.
Exhortation, un Livre.
De la meilleure forme de Gouvernement, un Livre.
Mémoires, un Livre.
Du Volcan qui est en Sicile, un Livre.
Des choses convenues, un Livre.
Sur les Problèmes de Physique, un Livre.
Quels sont les moyens de savoir, un Livre.
Du Faux, trois Livres.
Préliminaires des Topiques, un Livre.
Contre Eschyle, un Livre.
Histoire de l'Astrologie, six Livres.
Histoire de l'Arithmétique, un Livre.
De l'Accroissement, un Livre.
Acicharus, un Livre.
Sur les Discours Judiciaires, un Livre.
De la Délation, un Livre.
Épîtres à Astycréon, à Phantias et à Nicanor.
De la Piété, un Livre.
Évias, un Livre.
De l'à-propos, deux Livres.
Sur les Discours convenables, un Livre.

lij VIE DE THÉOPHRASTE.

De l'Éducation des Enfans, un Livre.

Sur le même sujet, un autre Livre.

De l'Instruction, *ou* des Vertus, *ou* de la Tempérance, un Livre.

Sur les Nombres, un Livre.

Définitions sur la Diction et les Syllogismes, deux Livres.

De la Nature, un Livre.

Sur les Fruits.

Sur les Animaux, ouvrage qui forme deux cens trente mille huit cens huit lignes.

Tels sont tous les écrits (*) de Théophraste. J'ai trouvé son testament ; il est conçu en ces termes :

J'espère que tout ira bien ; cependant, s'il m'arrivoit quelque accident, voici mes dernières volontés.

Je donne tout ce qui se trouve dans ma maison à Mélante et à Pancréon, enfans de Léon.

A l'égard des biens qui me viennent d'Hipparque, voici comme j'entends en disposer.

(*) Outre ces écrits, il en est encore d'autres oubliés par Diogène, dont on peut lire la liste dans les observations de Ménage, page 213, tome II, édition de Meibomius.

VIE DE THÉOPHRASTE. liij

D'abord je veux que l'on achève le temple des Muses et des Déesses, et qu'on emploie tout ce que l'on pourra pour l'orner et l'embellir. On y placera la statue d'Aristote, et l'on y remettra les autres offrandes qui s'y trouvoient auparavant. On construira devant le temple un portique, qui ne le cédera en rien au premier, et dans la galerie d'en bas on suspendra les tableaux où sont représentés les cercles de la terre. Je veux qu'on y élève un autel, afin qu'il ne manque rien à la perfection et à la décence de ce lieu.

Je veux en outre que l'on fasse une statue bien ressemblante de Nicomaque. Praxitèle s'est chargé de la faire, et du reste de la dépense même. On la placera dans le lieu que jugeront le plus convenable les exécuteurs de mes dernières volontés, désignés ci-dessous.

Voilà ce qui regarde le temple et les offrandes. A l'égard du bien que j'ai à Stagire, je le donne à Callinus.

Je donne tous mes livres à Nélée.

liv VIE DE THÉOPHRASTE.

Je donne mon jardin, la promenade et tous les bâtimens qui en dépendent, à ceux de mes amis nommés ici qui voudront s'y rassembler assidument, pour y vaquer ensemble à la philosophie : et comme il est possible que quelques-uns d'eux s'absentent, je fais cette donation à la charge que ces objets ne pourront être aliénés, ni appartenir en particulier à quelqu'un, mais qu'ils seront possédés en commun, ainsi qu'un temple, et qu'ils en useront avec amitié et égalité, comme le demandent la justice et l'honnêteté. Ceux qui auront droit d'y participer, seront Hipparque, Nélée, Straton, Callinus, Démotime, Démarate, Callisthène, Mélante, Pancréon, Nicippe. Aristote, fils de Midias et de Pythias, pourra, s'il le veut, y venir philosopher, et avoir part à ma donation. Je le recommande aux soins des plus âgés de mes amis, pour lui faire faire le plus de progrès possibles dans la philosophie.

Je veux être inhumé dans l'endroit de mon jardin qui paroîtra le plus convenable, mais sans qu'il soit fait pour ma sépulture ni

pour mon tombeau aucune dépense superflue.

Après mon décès, je veux, comme je l'ai déjà dit, que le soin du temple, de mon monument, du jardin et de la promenade soit confié à Pompylus, qui y demeure, et qui est déjà chargé d'y veiller. La dépense de l'entretien sera faite par ceux qui en seront en possession.

J'entends que tout ce que j'ai pu donner ci-devant à Pompylus et à Threptas, que j'ai affranchis depuis long-tems, et qui m'ont été de la plus grande utilité, tout ce qu'ils pourroient avoir amassé par leur travail, et les deux mille drachmes que j'ai ordonné à Hipparque de leur donner, leur appartiennent, et qu'ils en jouissent sans aucun trouble ni empêchement, ainsi que je l'ai souvent recommandé à Mélante et à Pancréon, qui m'ont promis de se conformer à mes intentions. Je leur donne de plus Somatalé et ma petite servante.

Parmi les enfans, je donne la liberté à Molon, à Cincon et à Parménon. J'affranchis également Manès et Callias, qui

m'ont accompagné pendant quatre ans au jardin, ont pris part à nos occupations, et se sont conduits d'une manière irréprochable.

A l'égard de mes meubles, mes exécuteurs testamentaires en donneront à Pompilus ce qu'ils croiront convenable; le reste sera vendu et converti en argent.

Je donne Carion à Démotime, et Donax à Méléé. Eubius sera vendu.

Hipparque donnera trois mille drachmes à Callinus. Si je ne savois qu'Hipparque, qui autrefois nous a rendu de grands services, a depuis éprouvé de grands revers, je lui enjoindrois de vivre avec Mélante et Pancréon : mais comme j'ai remarqué qu'ils ne pourroient pas facilement vivre ensemble, j'ai pensé qu'il seroit plus avantageux à ces deux derniers de recevoir d'Hipparque une somme déterminée. Hipparque donnera donc à Mélante et à Pancréon un talent à chacun; et il fournira à mes exécuteurs testamentaires les fonds nécessaires pour les dépenses portées dans
mon

VIE DE THÉOPHRASTE. lviij

mon testament, à mesure qu'ils en auront besoin. Quand Hipparque aura rempli ces charges, il sera quitte envers moi de tous ses engagements. S'il me revient quelque chose de Chalcis, il appartiendra à Hipparque.

Mes exécuteurs testamentaires seront, Hipparque, Nélée, Straton, Callinus, Démotime, Callisthène et Ctésarque.

Une copie de ce testament, scellée du cachet de Théophraste, est déposée chez Hégésias, fils d'Hipparque. Les témoins qui l'ont signée sont, Callippus de Pélanée, Philomélus d'Evonyme, Lysandre d'Hybée, Philion d'Alopèce.

Une autre copie est déposée chez Olympiodore; elle est signée des mêmes témoins.

Une autre copie est aussi entre les mains d'Adimante, auquel son fils Androsthènes l'a remise. Les témoins sont, Aimnestus, fils de Cléobule; Lysistrate, fils de Phidon de Thase; Straton, fils d'Arcesilaus de Lampsaque; Thésippe, fils de Thésippe de Cé-

lviii VIE DE THÉOPHRASTE.

ramée; Dioscoride, fils de Dionysius d'Épiphise.

Tel est le testament de Théophraste. On prétend que le médecin Erasistrate fut son disciple, et cela est assez vraisemblable.



LES CARACTERES

DE

THÉOPHRASTE.

AVANT-PROPOS.

J'AI admiré souvent, et j'avoue que je ne puis encore comprendre (1), quelque sérieuse réflexion que je fasse, pourquoi, toute la Grèce étant placée sous un même ciel, et les Grecs nourris et élevés de la (2) même manière, il se trouve néanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policlès, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve,

(1) Le texte dit : *après y avoir souvent réfléchi, à présent et autrefois, je suis toujours étonné, et je ne cesserai peut être jamais de l'être, de ce que toute la Grèce, &c.*

(2) Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient très-différentes de celles des Grecs.

2 A V A N T - P R O P O S .

j'ai assez vécu pour connoître les hommes; que j'ai vu d'ailleurs, pendant le cours de ma vie, toutes sortes de personnes, et de divers tempéramens, et que je me suis toujours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices (1); il semble que j'ai dû marquer (2) les caractères des uns et des autres, et ne me pas contenter de peindre les Grecs en général, mais même de toucher ce qui est personnel, et ce que plusieurs d'entre eux paroissent avoir de plus familier (3). J'espère, mon cher Policlès, que cet ou-

(1) Le traducteur se seroit exprimé plus nettement, à mon avis, s'il eût dit : *J'ai cru devoir marquer les caractères des uns et des autres, et ne pas me contenter de vous peindre les Grecs en général, mais toucher aussi ce qui est personnel, &c.* Ἦπέλαβον δεῖν συγγράψαι ἃ ἐκάτεροι αὐτῶν ἐπισηδεύουσιν ἐν τῷ βίῳ.

(2) Théophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices.

(3) Cette traduction n'est point assez exacte. Le grec porte : *J'espère, mon cher Polyclès, que nos descendans en deviendront plus vertueux, si je leur laisse de pareils mémoires: ils pourront en faire usage pour discerner les gens honnêtes, se lier avec eux, et apprendre dans leur commerce à ne point leur céder en vertu.*

A V A N T - P R O P O S. 3

vrage sera utile à ceux qui viendront après nous ; il leur tracera des modèles qu'ils pourront suivre ; il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce , et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matière : c'est à vous de pénétrer dans mon sens , et d'examiner avec attention si la vérité se trouve dans mes paroles ; et sans faire une plus longue préface , je parlerai d'abord de la *dissimulation* , je définirai ce vice , je dirai ce que c'est qu'un homme dissimulé , je décrirai ses mœurs ; et je traiterai ensuite des autres passions , suivant le projet que j'en ai fait.



CHAPITRE PREMIER.

De la Dissimulation.

LA (1) dissimulation (2) n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette manière ; il aborde ses ennemis, leur parle et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point : il loue ouvertement et en leur

(1) L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, et que les Grecs appelloient *ironie*.

(2) *N'est pas aisée à bien définir.* Ces mots ne sont point dans le texte ; et ce qui suit, si l'on se contente d'en faire une simple description, rendent mal ceux du texte, ὡς τὴν ἀλλοτρίαν λαβεῖν, qui signifient à l'exprimer par son vrai caractère. La traduction latine, si quis rudī definitione complecti velit, est également fautive. Τῆς μορφῆς veut dire *empreinte, forme* ; ainsi la pensée de Théophraste est : *La dissimulation, à l'exprimer par son caractère propre, est l'art de composer ses discours et ses actions, &c.*

présence (*) ceux à qui il dresse de secrètes embûches ; et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrâce : il semble pardonner les discours offensans que l'on lui tient : il récite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa réputation ; et il emploie les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent

(*) *Ceux à qui il dresse de secrètes embûches.* La Bruyère suit ici *Casaubon*, l'un des plus judicieux et des plus savans commentateurs des *Caractères de Théophraste*. Selon *Duport*, qui étoit professeur en grec dans l'université de Cambridge sous le règne de Charles I^{er}, et qui composa sur le même ouvrage de longues et savantes dissertations, que M. Needham a enfin communiquées au public en 1712, il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : *Le dissimulé loue ouvertement et en leur présence, ceux dont il déchire la réputation en leur absence : Coràm laudat præsentes et in os, quos clàm absentes suggillat, insectatur, et reprehendit.* Ce savant croit que l'opposition entre louer un homme en sa présence, et le noircir en son absence, peut contribuer à autoriser ce sens-là. Mais l'explication de *Casaubon* me paroît préférable, parce qu'elle donne une idée plus forte et plus naturelle de l'imposteur, qui fait le sujet de ce Chapitre. Pour l'antithèse, on sait que les écrivains judicieux ne la cherchent jamais, et que s'ils l'emploient, ce n'est que lorsqu'elle se présente naturellement, sans farder ou affoiblir leur pensée.

de lui, et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçues. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires, et lui dit de revenir une autre fois : il cache soigneusement tout ce qu'il fait ; et à l'entendre parler, on croiroit toujours qu'il délibère : il ne parle point indifféremment ; il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est languissant, ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celui qui lui emprunte de l'argent à intérêt, ou qui le prie de contribuer (*) de sa part à une somme que ses amis consentent de lui prêter, qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vu si dénué d'argent ; pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoiqu'en effet il ne vende rien. Souvent après avoir écouté ce qu'on lui a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention : il feint de n'avoir apperçu les choses où

(*) Cette sorte de contribution étoit fréquente à Athènes, et autorisée par les loix.

il vient de jeter les yeux, ou s'il est (*) convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir. Il n'a pour ceux qui lui parlent d'affaires, que cette seule réponse, *j'y penserai*. Il sait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est saisi d'admiration : d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet événement, et cela selon ses différens intérêts. Son langage le plus ordinaire est celui-ci : *Je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puisse être, je ne sais où j'en suis ; ou bien, il me semble que je ne suis pas moi-même ; et ensuite, ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre : voilà une chose merveilleuse, et qui passe toute créance : contez cela à d'autres ; dois-je vous croire ?*

(*) S'il s'agit ici, comme le prétend Casaubon, d'un accord, d'un pacte, que l'imposteur avoit fait actuellement, il faudroit traduire, *et après avoir fait un accord, il feint de ne s'en plus souvenir*. La Bruyère n'auroit peut-être pas mal fait de suivre cette idée : mais son explication, plus vague et plus générale que celle de Casaubon, échappera du moins à la critique de ceux qui croient qu'ici le terme de l'original (ὁμολογεῖν) signifie simplement *reconnoître, avouer* ; car dire de l'imposteur dont parle Théophraste, qu'il est convenu d'un fait, c'est dire qu'il en a reconnu la vérité, qu'il a *avoué* que ce fait étoit alors tel qu'on le lui représentoit.

8 LES CARACTÈRES

ou me persuaderai-je qu'il m'ait dit la vérité?
Paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux. Ces manières d'agir ne partent point d'une ame simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire : le venin des aspics est moins à craindre.



CHAPITRE II.

De la Flatterie.

LA flatterie est un commerce honteux, qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promène avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, lui dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul : hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos louanges. Nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du (*) portique; et comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celui que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommèrent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. Il lui dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre

(*) Edifice public, qui servit depuis à Zénon et à ses disciples, de rendez-vous pour leurs disputes : ils en furent appelés stoïciens : car *stoa*, mot grec, signifie portique.

duvet qui se sera attaché à votre habit, de le prendre et de le souffler à terre : si par hasard le vent a fait voler quelques (1) petites pailles sur votre barbe ou sur vos cheveux, il prend soin de vous les ôter; et vous souriant, il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes (2) blanchi depuis deux jours que

(1) Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

(2) Ce que le flatteur dit ici, n'est qu'une méchante plaisanterie, plus capable de piquer que de divertir celui à qui elle est adressée, si c'étoit un homme âgé, comme l'a cru Casaubon. Mais si le flatteur parle à un jeune homme, comme la Bruyère le suppose, ce qu'il lui dit devient une espèce de compliment, très-insipide à la vérité, mais qui cependant peut n'être pas désagréable à celui qui en est l'objet : car comme il ne lui parle de cheveux blancs que *par allusion à la nuance que de petites pailles ont fait dans ses cheveux*, s'il ajoute immédiatement après, *voilà encore, pour un homme de votre âge, assez de cheveux noirs*, c'est pour lui dire, en continuant de plaisanter sur le même ton, qu'il ne lui reste plus de cheveux blancs après ceux qu'il vient de lui ôter; et pour lui insinuer en même tems qu'il est plus éloigné d'avoir des cheveux blancs qu'il ne l'étoit effectivement : flatterie qui ne déplairoit pas à un jeune homme qui seroit sur le point de ne l'être plus. Voilà, je pense, ce qui a fait dire à la Bruyère, dans une petite note, que le flatteur de Théophraste *parle ici à un jeune homme*. Du reste, si

je ne vous ai pas vu ; et il ajoute , voilà encore , pour un homme de votre âge (*), assez de cheveux noirs. Si celui qu'il veut flatter prend la parole , il impose silence à tous ceux qui se trouvent présens , et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; et dès qu'il a cessé de parler , il se récrie , cela est dit le mieux du monde , rien n'est plus heureusement rencontré. D'autres fois , s'il lui arrive de faire à quelqu'un une

j'ai mal pris sa pensée , il me semble qu'une telle méprise est aussi pardonnable que celle de la Bruyère , si tant est que lui-même ne soit pas entré exactement dans la pensée du flatteur de Théophraste , lequel faisant métier de dire à tout moment et à tout propos quelque chose d'agréable à ceux dont il veut gagner les bonnes grâces , doit les régaler fort souvent de complimens fades et impertinens , qui , examinés à la rigueur , ne signifient rien. C'est-là , si je ne me trompe , l'idée que Théophraste a voulu nous en donner , lorsqu'il suppose qu'à l'occasion de quelques pailles que le vent a fait voler sur les cheveux de son ami , il lui dit en souriant , *il est merveilleux combien vous êtes blanchi depuis deux jours que je ne vous ai pas vu*. Car comment expliquer ce *sourire* , et la pensée extravagante qui l'accompagne ? N'est-il pas visible que qui voudroit trouver du sens à tout cela , se rendroit très-ridicule lui-même ?

(*) Il parle à un jeune homme.

raillerie froide (1), il ne manque pas de lui applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoi qu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir, et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin, de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achète des fruits, et les porte chez un citoyen, il les donne à ses enfans en sa présence, il les baise, il les caresse, voilà, dit-il, de jolis enfans et dignes d'un tel père (2): s'il sort de sa maison, il le suit: s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il lui dit, votre pied est mieux fait que cela: il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plutôt il entre le premier dans leur maison, et leur dit, un tel me suit, et vient vous rendre visite; et retournant sur ses pas,

(1) *De faire à quelqu'un une raillerie froide.* Le texte porte *une raillerie amère*, σκώψαντι πικρῶς; mais la Bruyère a très-bien lu ψυχρῶς, et cette correction nécessaire est appuyée sur l'autorité d'un manuscrit du Roi, n°. 1744.

(2) *Et dignes d'un tel père.* Cela ne dit pas assez: le texte porte, *rejettons d'un vertueux père.*

Je vous ai annoncé, dit-il, *et l'on se fait un grand honneur de vous recevoir* (1). Le flatteur se met à tout sans hésiter, se mêle des choses les plus viles (2), et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviés à louer le vin : assis à table le plus proche de celui qui fait le repas, il lui répète souvent : en vérité, vous faites une chère délicate ; et montrant aux autres des mets qu'il soulève du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand : il a soin de lui demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir : il lui parle sans cesse à l'oreille, et si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il lui répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au théâtre il oublie d'arracher des car-

(1) *Et l'on se fait un grand honneur de vous recevoir.*
Addition du traducteur : cela n'est pas dans le texte.

(2) *Se mêle des choses les plus viles.* La Bruyère se contente ici de l'esprit de son auteur, qui dit : *Il est capable, par exemple, d'aller au marché, où ne vont que les femmes, et d'y acheter tout ce qu'il vous faut.*

14 LES CARACTÈRES

reaux des mains du valet qui les distribue , pour les porter à sa place , et l'y faire asseoir plus mollement. J'ai dû dire aussi (*) qu'avant qu'il sorte de sa maison , il en loue l'architecture , se récrie sur toutes choses , dit que les jardins sont bien plantés ; et s'il apperçoit quelque part le portrait du maître , où il soit extrêmement flatté , il est touché de voir combien il lui ressemble , et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot , le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hasard ; mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un , et d'acquérir ses bonnes graces.

(*) *J'ai dû dire aussi.* Tout ceci est paraphrasé. Théophraste dit simplement : *Il lui dit que sa maison est d'une belle architecture , que ses jardins sont bien plantés , que son portrait est ressemblant. En un mot , le flatteur s'étudie à dire et à faire tout ce qu'il croit pouvoir le rendre agréable.*



CHAPITRE III.

De l'Impertinent () ou diseur de rien.*

LA sottise envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans réflexion. Un homme qui veut parler se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vue, et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matière, l'entretient de sa femme, et lui fait son éloge, lui conte son songe, lui fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le tems présent, et soutient que les hommes qui vivent présentement ne valent point leurs pères : de-là il se jette sur ce qui se débite au marché, sur la cherté

(*) Ce Chapitre seroit mieux intitulé *du bavardage, ou du bavard.*

La définition du bavardage est plus précise dans Théophraste. *Le bavardage, dit-il, consiste à tenir des discours longs et inconsiderés.*

du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit qu'au printems (1), où commencent les bacchanales (2), la mer devient navigable, qu'un peu de pluie seroit utile aux biens de la terre, et feroit espérer une bonne récolte ; qu'il cultivera son champ l'année prochaine (3), et qu'il le mettra en valeur ; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès (4) à la

(1) *Il dit qu'au printems.* Ces mots ne sont point dans le texte, qui dit simplement : *Aux fêtes de Bacchus la mer devient navigable.*

(2) Premières bacchanales, qui se célébroient dans la ville.

(3) *Qu'il cultivera son champ l'année prochaine.* La Bruyère a suivi le texte, qui porte *καὶ ὅτι ἀγρὸν εἰς νέωτοι γεωργήσει.* Il sembleroit, d'après cela, que cet homme ne cultive pas son champ. Tous les commentateurs sont fort partagés sur la manière d'entendre ce passage ; mais je crois le texte altéré, et qu'il faut lire *εἰς νεῶνα* : *qu'il labourera son champ en jachère.* Les Grecs appelloient *νείος*, *νεὸς*, *νέσμα* et *νεών*, le labour que l'on donne à une terre qui s'est reposée, pour la faire rapporter de nouveau.

(4) Les mystères de Cérès se célébroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Athéniens, à qui y apporteroit une plus grande torche.

fête des mystères : il lui demande combien de colonnes soutiennent le théâtre de la musique (1), quel est le quantième du mois : il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion : et si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une chose nouvelle, que les (2) mystères se célèbrent dans le mois d'août, les *apaturies* (3) au mois d'octobre; et à la campagne, dans le mois de décembre, les bacchanales (4). Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre : car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas discerner ni votre loisir, ni le tems de vos affaires ?

(1) *Le théâtre de la musique. L'Odeum.*

(2) Fêtes de Cérès. *Voyez ci-dessus.*

(3) En françois, *la fête des tromperies.* Elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

(4) *Secondes bacchanales, qui se célébroient en hiver à la campagne.*

CHAPITRE IV.

De la Rusticité.

IL semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossière des bienséances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans réflexion, sortir un jour de médecine (1), et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la différence de l'odeur forte du thym ou de la marjolaine, d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussés large (2) et grossièrement;

(1) Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

Un jour de médecine. Κυχέων signifie une potion composée de différentes drogues, d'eau ou de vin, de farine, de miel et de fromage, ou de vin et d'une infusion de différentes herbes, principalement de thym. Voyez Foesius, *Œconomia Hypocr.*, au mot *κυχέων*. Il s'agit ici d'une boisson forte, qui rend l'haleine désagréable, et non d'une médecine. Ce qui suit dans la Bruyère, *et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde*, est une paraphrase qui n'est point dans le texte.

(2) Le grec dit : *Porter une chaussure plus large que son pied.*

parler haut, et ne pouvoir se réduire (1) à un ton de voix modéré; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques (2), jusques à rendre compte à leurs moindres valets (3) de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une manière indécente (4). Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires, que l'on rencontre sur les chemins; mais si c'est un bœuf, un âne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler.

(1) *Et ne pouvoir se réduire, &c.* Addition du traducteur.

(2) *Avec leurs domestiques.* Le texte dit: *Avec ses propres valets* : πρὸς δὲ τῶν αὐτοῦ οἰκέτας. La Bruyère, en employant le pluriel, donne lieu à une équivoque. On ne sait si ce sont les domestiques de leurs amis, ou les leurs propres avec lesquels les gens grossiers s'entretiennent.

(3) *Rendre compte à leurs moindres valets.* Le grec dit: *aux gens qu'il loue pour travailler chez lui.*

(4) On pourroit traduire plus exactement, *de manière à montrer leur nudité.* Les Grecs ne portoient ni culottes ni caleçons.

Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont (1) au moulin : et entrent (2) dans les plus petits détails du domestique. Ils interrompent leur souper, et se lèvent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes (3) de charrues qu'ils ont dans leurs étables (4) : heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils dînent (5), ils sont attentifs et

(1) Traduisez *il moût avec elle*, ou *il aide à moudre le bled nécessaire pour ceux de sa maison et de lui-même*. En lisant *ἀλλέσαι*, comme Casaubon et l'édition de Fischer, le texte n'est plus défectueux. Ce que la Bruyère ajoute, *et entrent dans les plus petits détails du domestique*, est une addition gratuite du traducteur.

(2) Dans cet endroit l'original est défectueux. Ce que Casaubon a suppléé fait un sens un peu différent de celui que vous voyez ici.

(3) Des bœufs.

(4) *Aux bêtes de charrue qu'ils ont dans leur étable*. Le texte porte simplement : *Au milieu du souper, se lèvent pour aller donner du foin à leurs bêtes*. Le reste est une addition de la Bruyère.

(5) *Pendant qu'ils dînent*. Théophraste ne met pas cette circonstance. Le texte ensuite *ἐπακῆσαι αὐτὸς*, si l'on

curieux. Vous remarquez toujours proche de leur table (*) un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant, voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. Ces gens, épineux dans les paiemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pièces qu'ils croient légères, ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux, et qu'on est obligé de leur changer. Ils sont occupés pendant la nuit d'une charrue, d'un sac, d'une faux, d'une corbeille, et ils rêvent à qui ils ont prêté ces ustensiles. Et lorsqu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils aux

frappe à la porte, il l'entend lui-même. Quand cela ne seroit pas ridicule, il n'y a rien là de particulier au caractère d'un homme grossier : le mot *ἐπακῆσαι* n'est certainement pas celui que Théophraste avoit écrit. Casaubon lisoit *ὑπακῆσαι*. Mais on se rapprocheroit peut-être de la véritable pensée, en lisant *ὑπανοιξαι αὐτός* : *frappe-t-on à la porte, il va ouvrir lui-même.* Voilà l'homme grossier, et l'action que Théophraste a voulu peindre.

(*) *Vous remarquez toujours près de leur table.* Rien de cela n'est dans le texte, qui dit simplement : *Il appelle son chien, l'empoigne par le museau, &c.*

22 LES CARACTÈRES

premiers qu'ils rencontrent (1), le poisson salé? Les fourrures se vendent-elles bien? N'est-ce pas aujourd'hui que les jeux (2) nous ramènent une nouvelle lune? D'autres fois, ne sachant que dire (3), ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser, et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portés devant la boutique d'Archias (4), achètent eux-mêmes des viandes salées, et les rapportent à la main en pleine rue.

(1) Le texte dit : *Combien les habits de cuir et le poisson salé?* Les gens pauvres ou grossiers se vêtoient avec des habits de cuir appelés *διφδέραι*. La Bruyère a interprété ce mot par *fourrures*. Mais il n'y a rien de grossier à demander si les fourrures sont chères. D'ailleurs, *διφδέραι* n'a pas ce sens.

(2) Cela est dit rustiquement; un autre diroit que la nouvelle lune ramène les jeux : et d'ailleurs c'est comme si le jour de Pâques quelqu'un disoit, n'est ce pas aujourd'hui Pâques?

(3) *D'autres fois ne sachant que dire.* Pourquoi ne pas suivre l'original? *Et sur le champ il ajoute qu'il va se faire raser.* Cette transition est bien plus comique et plus vraie.

(4) Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

C H A P I T R E V.

Du Complaisant ou de l'envie de plaire.

P O U R faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde , il faut dire que c'est une manière de vivre , où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête , que ce qui est agréable. Celui qui a cette passion , d'aussi loin qu'il aperçoit un homme dans la place , le salue en s'écriant , voilà ce qu'on appelle un homme de bien , l'aborde , l'admire sur les moindres choses , le retient avec ses deux mains , de peur qu'il ne lui échappe ; et après avoir fait quelques pas avec lui , il lui demande avec empressement quel jour on pourra le voir , et enfin ne s'en sépare qu'en lui donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procès , il ne doit pas attendre de lui qu'il lui soit plus favorable qu'à son adversaire : comme il veut plaire

à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vue que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité, que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celui qui l'a convié où sont ses enfans; et dès qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur père, et que deux figues ne se ressemblent pas mieux : il les fait approcher de lui, il les baise, et les ayant fait asseoir à ses deux côtés, il badine avec eux : **A** qui est, dit-il, la petite bouteille ? à qui est la jolie coignée (1) ? Il les prend ensuite sur lui, et les laisse dormir sur son estomac, quoiqu'il en soit incommodé (2). Celui

(1) Petits jouets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

(2) Casaubon croit que le reste de ce chapitre, depuis ces mots, *celui enfin qui veut plaire, &c.* appartient à un caractère différent de celui par où Théophraste a commencé le chapitre, et que tous les traits de ce dernier caractère ont été transportés ici par la méprise de quelque copiste. Ce n'est dans le fond qu'une conjecture, sur laquelle ce savant homme ne veut pas compter absolu-

enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits et les quitte presque

ment, quelque vraisemblable qu'il la trouve d'abord. Elle a paru si peu certaine à la Bruyère, qu'il n'a pas jugé à propos d'en parler. Ce silence pourroit bien déplaire à quelques critiques; mais je ne vois pas qu'on ait aucun droit de s'en plaindre, sur-tout après ce que la Bruyère a déclaré positivement dans sa préface sur les caractères de Théophraste, que *comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre savans qu'à les rendre sages, il s'étoit trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations ou de doctes commentaires.* Un Anglois (a) qui, depuis quelques années, a mis au jour, en sa langue, une traduction fort élégante des caractères de Théophraste, a si fort goûté ce raisonnement, qu'il va jusqu'à désapprouver le peu de petites notes que la Bruyère a faites pour expliquer certains endroits de sa traduction qui pouvoient faire de la peine à quelques-uns de ses lecteurs; de sorte que pour n'être pas réduit lui-même à publier de pareils éclaircissemens, il a pris le parti de donner à sa traduction un air très-moderne. Le moyen de contenter les critiques, pour l'ordinaire d'un goût tout opposé, comme les trois convives d'Horace!

Poscentes vario multùm diversa palato.

Ce que l'un rejette, l'autre le demande, et ce qui plaît

(a) *Eustache Budgell*, écuyer, proche parent du célèbre *M. Addison*.

tout neufs : il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé. On ne le voit guère dans les salles publiques qu'auprès des (1) comptoirs des banquiers ; et dans les écoles , qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens (2) ; et au théâtre les jours de spectacle , que dans les meilleures places et tout proche des prêteurs. Ces gens encore n'achètent jamais rien pour eux , mais ils envoient à Byzance toute sorte de bijoux précieux , des chiens de Sparte à Cyzique , et à Rhodès l'excellent miel du mont Hy-mette ; et ils prennent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toujours remplie de mille

aux uns , paroît détestable aux autres :

*Quid dem ; quid non dem ? Renuis quod tu , jubet alter.
Quod petis , id sanè est invisum acidumque duobus.*

Nous pensons , avec Casaubon , que tout ce qui suit dans ce chapitre ne peut appartenir au caractère que décrit ici Théophraste , mais à celui d'un homme *fastueux*.

(1) C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

(2) Pour être connu d'eux et en être regardé , ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des (1) satyres qu'ils savent nourrir, des pigeons de Sicile, des dés qu'ils font faire d'os de chèvre (2), des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte, et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paume, et une arène propre à s'exercer à la lutte; et s'ils se promènent par la ville, et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes (3), des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifféremment: ils se trouvent présents à ces exercices, et se mêlant avec ceux qui viennent-là pour regarder: A qui croyez-vous

(1) Une espèce de singes.

(2) Des dés qu'ils font faire d'os de chèvre. Il faut entendre par *ἀσραγάλλες* des osselets. Les plus estimés étoient ceux des gazelles, ou des chèvres de Libye. Lucien, *des Amours*, tome III, page 558, édit. de BASTIEN.

(3) Une sorte de philosophes vains et intéressés. Il ne s'agit point ici de cette sorte de sophistes, mais des rhéteurs qui improvisoient ou récitoient des discours d'apparat,

qu'appartienne une si belle maison et cette arène si commode? Vous voyez, ajoutent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celui qui en est le maître, et qui en peut disposer.



C H A P I T R E V I.

De l'image d'un Coquin (1).

UN coquin est celui à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire ; qui jure volontiers , et fait des sermens en justice autant que l'on lui en demande (2) ; qui est perdu de réputation , que l'on outrage impunément , qui est un chicaneur de profession , un effronté , et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractère entre (3) sans masque (4) dans une danse comique , et même

(1) Le titre de ce chapitre *περὶ ἀπρονοίας* , ne signifie point de l'image d'un coquin. *Ἀπρονοία* indique une certaine aliénation d'esprit , qui ôte toute pudeur et toute retenue , un défaut de jugement qui fait que l'on blesse toutes les convenances.

(2) Le texte dit simplement : *Un tel homme est toujours prêt à faire des sermens : οἷος ὁμῶσαι ταχύ.*

(3) Sur le théâtre avec des farceurs.

(4) *Sans masque.* Le texte dit , au contraire , *ayant un masque : καὶ προσωπεῖον ἔχων.* La Bruyère paroît avoir suivi la correction de Casaubon , qui lit *καὶ προσωπεῖον ἔχων.*

sans être ivre, mais de sang-froid, il se distingue dans la danse (1) la plus obscène par les postures les plus indécentes : c'est lui qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges (2), s'ingère de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui étant entrés par billets, croient ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers ; tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infame, une autre fois partisan : il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer. Vous le verrez aujourd'hui crieur public, demain cuisinier ou brelandier (3), tout lui est propre. S'il a une mère, il la laisse mourir de faim : il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une

(1) Cette danse, la plus déréglée de toutes, s'appelle en grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

(2) Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires ; c'est-à-dire, des faiseurs de tours de force.

(3) Ou *brelandier*. Le texte dit, *jouer aux dés*, *κυβέειν*. Les Grecs ne connoissoient pas, je pense, le jeu du *bre-lan*, et il n'y avoit pas chez eux de *brelandier*.

prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeler ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enrouée, insulter ceux qui les contredisent : les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contens (*) de les avoir vus, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter ; mais ces effrontés continuent de parler ; ils disent à celui-ci le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toujours accablés de procès que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentés à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître,

(*) *Contens de les avoir vus.* Cela n'est pas dans le grec, non plus que ce qui suit, *mais ces effrontés continuent de parler.*

32 LES CARACTÈRES

ils n'oublient jamais de porter leur boëte (1) dans leur sein, et une liasse de papiers entre leurs mains : vous les voyez dominer parmi de vils praticiens, à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque dragme (2), fréquenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi (3) en bonne chère tout le profit qu'ils

(1) L'échinos, petite boëte de cuivre fort légère, ou de terre cuite, dans laquelle les plaideurs mettoient leurs titres et les pièces de leurs procès.

(2) Une obole étoit la sixième partie d'une dragme. La dragme attique vaut dix-huit sols de France.

(3) Ce n'est point là le sens que Casaubon et Duport ont donné de ce passage. Selon ces deux savans commentateurs, l'impudent que Théophraste nous caractérise ici, va chaque jour recueillant çà et là l'intérêt sordide de ce qu'il prête à de vils praticiens; et pour ne pas perdre du tems à serrer cet argent dans une bourse, il le met dans sa bouche. Casaubon prouve fort clairement qu'à Athène les petits marchands en détail avoient accoutumé de mettre dans la bouche les petites pièces de monnoie qu'ils recevoient au marché, et sur-tout quand ils étoient entourés d'acheteurs. *C'est, dit-il, sur cette coutume, inconnue aux premiers interprètes de Théophraste, qu'est fondée l'explication de ce passage, de laquelle il s'applaudit extrêmement, comme d'une découverte qui avoit échappé à*
tirent

tirent de cette espèce de trafic. En un mot, ils sont querelleux et difficiles, ont sans

tous les interprètes avant lui. La Bruyère a vu tout cela ; mais ne l'ayant pas trouvé si propre à déterminer le sens de ce passage, il fait dire à Théophraste, que son impudent retire chaque jour une obole et demie de chaque dragme qu'il a prêtée à de vils praticiens ; et que parcourant ensuite les tavernes et les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il consume en bonne chère tout le profit qu'il retire de cette espèce de trafic. La Bruyère a cru sans doute qu'il n'étoit pas naturel que Théophraste introduisant d'abord cet impudent, qui recueille chaque jour le sordide intérêt qu'il exige de ses créanciers, et lui faisant immédiatement après parcourir les tavernes et les lieux où l'on débite le poisson frais ou salé, il s'avisât après cela de parler encore des chétifs intérêts que cet impudent recueilloit chaque jour, pour avoir occasion de dire qu'il mettoit cet argent dans sa bouche à mesure qu'il le recevoit. Mais que la Bruyère se soit trompé ou non, l'on voit toujours par-là que, bien éloigné de suivre aveuglement les traducteurs et les commentateurs de Théophraste, il a examiné l'original avec soin, qu'il a considéré et pesé la force et la liaison des paroles de son auteur, afin d'en pénétrer le sens, et de l'exprimer distinctement en français.

— Quoi qu'il en soit de cette opinion, nous pensons que le sens que Casaubon et Duport donnent à ce passage, est le seul recevable.

34 L E S C A R A C T È R E S

cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, et qu'ils font retentir dans les marchés et dans les boutiques.



C H A P I T R E V I I .

Du grand Parleur ou du Babil.

C E que quelques-uns appellent *babil* (1), est proprement une intempérance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire (2). Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit; j'ai tout su, et si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendrai tout: et si cet autre continue de parler, vous avez déjà dit cela (3), songez, poursuit-il, à

(1) Le texte porte : *La loquacité, si l'on veut la définir, paroît être une intempérance de langue. Ces mots, qui ne permet pas à un homme de se taire, sont ajoutés par la Bruyère.*

(2) La Bruyère a passé ici une phrase. *Le grand parleur est tel : s'il se trouve à causer avec un autre, quelque chose qu'on lui dise, il interrompt pour dire, vous ne contez pas, &c.*

(3) *Vous avez déjà dit cela, n'est point dans le grec.*

ne rien oublier (1) ; fort bien ; cela est ainsi , car (2) vous m'avez heureusement remis dans le fait ; voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres (3) ; et ensuite , mais que veux-je dire ? ah ! j'oubliois une chose ; oui , c'est cela même , et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ai appris. C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celui qui lui parle de respirer. Et lorsqu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec lui quelque entretien , il va se jeter dans un cercle de personnes graves , qui traitent ensemble de choses sérieuses , et les met en fuite. De-là il entre (4) dans les écoles

(1) Le grec ajoute , *de ce que vous vouliez dire.*

(2) En retranchant ces mots *cela est ainsi , car* , la traduction deviendrait un peu plus exacte. Le texte signifie *je vous sais gré de me l'avoir rappelé.*

(3) Le grec offre un sens un peu différent. Τὸ λαλεῖν ὡς χρησιμότερον ; *comment il est quelquefois avantageux de parler !*

(4) C'étoit un crime puni de mort à Athènes par une loi de Solon , à laquelle on avoit un peu dérogé au tems de Théophraste.

publiques et dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échappe à quelqu'un de dire je m'en vais, celui-ci se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison. Si par hasard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même tems le divulguer. Il s'étend merveilleusement sur la fameuse (*) bataille

(*) Tout ce que la Bruyère dit après Casaubon, pour prouver que par cette bataille il faut entendre la fameuse bataille d'Arbelles, quoiqu'elle fût arrivée un an avant qu'Aristophon eût été gouverneur d'Athènes, n'est pas fort convaincant : car enfin Théophraste assure positivement que la bataille sur laquelle son *babillard* aime si fort à s'étendre, se donna sous le gouvernement d'Aristophon. La Bruyère auroit peut-être mieux fait de s'en tenir à ce que dit (a) Jacques Paumier de Grentemesnil, qu'il s'agit ici de la bataille qui se donna entre ceux de Lacédémone sous la conduite du roi Agis, et les Macédoniens, commandés par Antipater, laquelle arriva justement dans le tems qu'Aristophon étoit archonte d'Athènes, comme le témoigne Diodore de Sicile, *Liv. xvii*, et Plutarque, dans

(a) *Jacobi Palmerii à Grentemesnil exercitationes ad Theophrasti de ethicis characteribus librum*, pag. 620.

qui s'est donnée (1) sous le gouvernement de l'orateur Aristophon, comme sur le combat (2) célèbre que ceux de Lacédémone ont livré aux Athéniens sous la conduite de Lysandre. Il raconte une autre fois quels

la *Vie de Démosthène*, édition de BASTIEN, tome VI, page 386. C'étoit un sujet fort propre à exercer la langue du babillard caractérisé par Théophraste; cette bataille ayant été si funeste aux Grecs, qu'on peut dire que leur liberté expira avec Agis, et les cinq mille trois cent cinquante Lacédémoniens qui y perdirent la vie. Du reste, pour le détail de cette bataille, Grentemesnil nous renvoie à Quinte-Curce, *Liv. VI*. Le renvoi est très-juste; mais à l'égard du tems auquel elle se donna, si l'on s'en rapportoit aussi à cet historien, ce ne sauroit être celle dont parle ici Théophraste: car selon Quinte-Curce, la guerre qui s'étoit allumée entre ceux de Lacédémone et les Macédoniens, fut terminée par cette bataille, avant que Darius eût été défait à la bataille d'Arbelles, c'est-à-dire, un ou deux ans avant qu'Aristophon fût archonte d'Athènes. *Hic fuit exitus belli, dit-il, quod repente ortum, prius tamen finitum est, quam Darium Alexander apud Arbella superaret.*

(1) C'est-à-dire, sur la bataille d'Arbelles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athènes, lorsqu'Aristophon, célèbre orateur, étoit premier magistrat.

(2) Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbelles, mais trivial et su de tout le peuple.

applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public, en répète une grande partie, mêle dans ce récit ennuyeux des invectives contre le peuple; pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et s'il se trouve au théâtre, il empêche non-seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs. On lui fait avouer ingénument qu'il ne lui est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remue dans son palais comme le poisson dans l'eau (*); et que quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-t-il froidement toutes les railleries que l'on fait de lui sur

(*) Le grec dit simplement, *que sa langue est dans l'humidité*. Proverbe qui désigne que les discours du babillard coulent de sa bouche comme de la salive. Voyez le commentaire de Casaubon.

ce sujet; et jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, lui disent-ils, un conte qui achève de nous endormir.



CHAPITRE VIII.

Du débit des nouvelles.

UN nouvelliste ou un conteur de fables, est un homme qui arrange, selon son caprice, des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lorsqu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et lui souriant, d'où venez-vous ainsi, lui dit-il? que nous direz-vous de bon? n'y a-t-il rien de nouveau? et continuant de l'interroger, quoi donc! n'y a-t-il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter: et sans lui donner le loisir de lui répondre, que dites-vous donc, poursuit-il, n'avez-vous rien entendu par la ville? je vois bien que vous ne savez rien, et que je vais vous régaler de grandes nouveautés. Alors, ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joueur (1) de flûte, ou Lycon

(*) L'usage de la flûte, très-ancien dans les troupes.

l'ingénieur (1), tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sait toutes choses, car il allègue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obscurs qu'on ne peut trouver pour le convaincre de fausseté : il assure donc que ces personnes lui ont dit, que le (2) Roi et (3) Polyspercon ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé (4) vif entre leurs mains. Et lorsque quelqu'un lui dit : Mais en vérité cela est-il croyable ? il lui réplique, que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, et qu'il y a eu un grand

(1) Ἐργολάβος signifie un ouvrier qui entreprend un ouvrage pour une somme convenue. Je ne pense pas que les Grecs eussent dans leurs armées des ingénieurs tels que les nôtres, mais des entrepreneurs qui, pour un prix, se chargeoient de faire faire les travaux qui leur étoient commandés.

(2) Aridée, frère d'Alexandre-le-Grand.

(3) Capitaine du même Alexandre.

(4) C'étoit un faux bruit ; et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polyspercon la tutèle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

carnage (1). Il ajoute qu'il a lu cet événement sur le visage de ceux qui gouvernent (2); qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macédoine, qui a tout vu, et qui lui a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : Que pensez-vous de ce succès, demande-t-il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Cassandre ! malheureux prince ! s'écrie-t-il d'une manière touchante : voyez ce que c'est que la fortune ; car enfin Cassandre étoit puissant, et il avoit avec lui de grandes forces. Ce que je vous dit, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul, pendant qu'il court par toute la ville le débiter à qui le veut entendre. Je vous avoue que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration ; et que je ne conçois pas

(1) La Bruyère a suivi sans doute la leçon que présente Stobée, qui porte en cet endroit *φόνον*, *carnage*, au lieu de *ζωμὸν*, *sausse*, qu'offre le texte de Théophraste. Ce dernier mot paroît être employé ici dans un sens plaisant, et d'autant mieux appliqué, que les nouvellistes sont très-sujets à faire de mauvaises plaisanteries.

(2) Le texte ajoute : *qu'il a vu qu'ils étoient tous changés.*

quelle est la fin qu'ils se proposent : car pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toujours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recueillir le moindre fruit de cette pratique : au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple, et à lui conter des nouvelles. Quelques autres, après avoir vaincu sur mer et sur terre dans le (*) portique, ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appelée : enfin, il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si misérable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

(*) Voyez le Chapitre II. *De la flatterie.*

C H A P I T R E I X.

De l'effronterie causée par l'avarice.

P O U R faire connoître ce vice , il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vue d'un vil intérêt. Un homme que l'avarice rend effronté , ose emprunter une somme d'argent à celui à qui il en doit déjà , et qu'il lui retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux , au lieu de manger (1) religieusement chez soi une partie des viandes consacrées , il les fait saler pour lui servir dans plusieurs repas , et va souper chez l'un de ses amis ; et là à table , à la vue de tout le monde , il appelle son valet , qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte , et lui coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain , *tenez* (2) , *mon ami* , lui dit-il ,

(1) C'étoit la coutume des Grecs. Voyez le Chap. XII. *Du contre-tems.*

(2) *Saumaise* , par le changement d'une lettre , met ici le nom propre du valet (Tibius). La conjecture est heu-

faites bonne chère. Il va lui-même au marché acheter (1) des viandes cuites; et avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il le fait ressouvenir qu'il lui a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, et il en entasse le plus qu'il peut : s'il en est empêché par celui qui les lui vend, il jette du moins quelque os dans la balance : si elle peut tout contenir, il est satisfait, sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut (2), comme pour se dédommager, sourit et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçu de quelques étrangers pour leur louer des places au théâtre, il trouve le secret d'avoir sa place franche au spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses

reuse; mais comme elle n'est autorisée par aucun manuscrit, on peut fort bien s'en tenir à l'explication de la Bruyère, qui revient au même compte; car vu ce qui précède, il est évident que par ces mots, *mon ami*, l'effronté désigne expressément son valet : ce qui suffit pour l'intelligence de ce passage.

(1) Comme le menu peuple, qui achetoit son souper chez les chaircuitiers.

(2) Le terme grec désigne un morceau d'intestin.

enfans et leur précepteur. Tout lui fait envie, il veut profiter des bons marchés, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangère, il emprunte jusques à l'orge et à la paille, encore faut-il que celui qui les lui prête, fasse les frais de les faire porter jusques chez lui. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en présence du baigneur, qui crie inutilement contre lui, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau (*), se la répand sur tout le corps : me voilà lavé, ajoute-t-il, autant que j'en ai besoin ; et sans avoir obligation à personne, remet sa robe, et disparoît.

(*) Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

CHAPITRE X.

De l'épargne sordide (1).

CETTE espèce d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête (2). C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant (3) tous les mois le loyer

(1) Le vrai titre de ce Chapitre seroit, je crois, *de la lésine*, *περὶ μικρολογίας*.

(2) La définition de Théophraste est infiniment plus courte. *La lésine est une épargne excessive de toute dépense.*

(3) Le savant Casaubon confesse ingénument qu'il n'a jamais pu se satisfaire sur le sens de ce passage. Il en donne deux ou trois explications différentes; et celle qu'il a insérée dans sa traduction, paroît la moins conforme aux paroles de l'original. Pour celle que nous donne ici la Bruyère, vous la trouverez dans le commentaire de Casaubon, qui dit expressément qu'un des caractères du *pincemaille* décrit dans ce Chapitre, c'est qu'il va lui-même chez son débiteur pour se faire payer la moitié d'une obole, due d'un reste de paiement qui lui doit être fait chaque mois; ce qui, ajoute-t-il, peut être entendu, ou de l'intérêt d'un certain capital, ou de l'intérêt du louage de maison, *de mercede conducta domús*. C'est ce dernier sens qu'a suivi la Bruyère. Selon Duport, il s'agit ici
de

de leur maison, ne négligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier paiement qu'on leur a fait : que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupés pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviés demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion

d'un intérêt payable tous les mois, pour une somme qui souvent ne devoit être rendue que dans un an : et quoique cet intérêt ne revînt qu'à la moitié d'une obole par mois (a), l'avare de Théophraste alloit l'exiger lui-même le propre jour de l'échéance. Enfin, le dernier traducteur (b) anglois des caractères de Théophraste, enchérissant sur Casaubon et Duport, fait dire à Théophraste, que cet avare ne manque jamais d'aller chez ses débiteurs, pour exiger l'intérêt de ce qu'il leur a prêté, quelque petit qu'il soit, même avant que cet intérêt soit entièrement dû. Il fonde cette explication sur le sens de ces mots, ἐν τῷ μηνί, qui, selon lui, ne signifient pas chaque mois, mais dans le mois, avant la fin du mois, c'est-à-dire, avant l'échéance du paiement : et je crois, pour moi, qu'on peut fort bien les prendre dans ce sens-là.

(a) *Hanc ille tantulam pro usurâ summulam non dubitabat mentis sine ipse domum debitoris sui poscere, et ad diem exigere; quæ nota est summa μικρολογίας, et infimarum sordium.* Jac. Duporti, in *Theophr. Char. Prælectiones*, pag. 349.

(b) M. Gally, dont la traduction a paru pour la première fois en 1725.

des prémices (1) des viandes que l'on envoie sur l'autel de Diane, est toujours la plus petite. Ils apprécient les choses au-dessous de ce qu'elles valent (2), et de quelque bon marché qu'un autre, en leur rendant compte, veuille se prévaloir, ils lui soutiennent toujours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils lui déduisent cette perte sur sa nourriture : mais si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachés. Lorsqu'ils vendent, ils n'ont que cette unique chose en vue, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celui qui achète. Il n'est permis à personne de cueillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de

(1) Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

(2) Ces mots ne sont point dans le texte, qui dit simplement, *quelque bon marché que l'on ait acheté, ils disent toujours que c'est trop cher.*

leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre. Ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voient si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toujours les mêmes. Ils tirent intérêt de l'intérêt, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du tems à leurs créanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple (1), ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis; et on les a vus souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter votre sel, votre orge, votre farine, ni même du (2) cumin, de

(1) La Bruyère, par ces mots, *qui ne sont que des personnes du peuple*, semble avoir voulu rendre τῶν δημότων. Mais c'est un contresens. Δημότας signifie ici ceux du même dème, de la même bourgade. L'Attique étoit partagée en différens dèmes ou différentes peuplades.

(2) Une sorte d'herbe.

la (1) marjolaine, des gâteaux (2) pour l'autel, du coton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avarés, en un mot, ont des trousseaux de clefs rouillées dont ils ne se servent point, des cassettes, où leur argent est en dépôt, qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet : ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits : les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre : ils ont la tête rasée jusqu'au cuir ; se déchaussent vers le (3) milieu du jour pour épargner leurs souliers ; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craie dans la laine qu'ils leur ont donnée à pré-

(1) Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thym et le laurier.

(2) Faits de farine et de miel, et qui servoient aux sacrifices.

(3) Parce que dans cette partie du jour le froid en toute saison étoit supportable.

parer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins (*).

(*) C'étoit ausi parce que cet apprêt avec de la craie, comme le pire de tous, et qui rendoit les étoffes dures et grossières, étoit celui qui coûtoit le moins.



CHAPITRE XI.

*De l'Impudent, ou de celui qui ne rougit
de rien.*

L'IMPUDENCE (1) est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus contraire à la bienséance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers lui une femme de condition libre (2), feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une manière déshonorable (3); qui se plaît à battre des mains

(1) L'ancien texte de la Bruyère porte : *L'impudent est facile à définir; il suffit de dire que c'est une profession.* On voit aisément que l'inexactitude de cette manière de parler ne provient que d'une faute d'impression, et qu'il faut dire *l'impudence* au lieu de *l'impudent*.

(2) L'édition de Coste porte, *une femme de condition.* Mais comme il y a dans le texte *γυναιξιν ἐλευθέραις*, il est évident que la Bruyère a voulu mettre *une femme de condition libre*.

(3) Le terme grec *ἀνασυράμενος* indique qu'il *retrousse*

au théâtre lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les acteurs que les autres voient et écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hoquets qui obligent (1) les spectateurs de tourner la tête, et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractère achète en plein marché (2) des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitière, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arrête d'autres qui courent par la place, et qui ont leurs affaires : et s'il

sa robe. Ce que la Bruyère met ici, *feint dans ce moment d'avoir un besoin, pour avoir occasion,* n'est point dans le texte, qui dit simplement, *s'il rencontre des femmes de condition libre, il retrouve son vêtement, pour, &c.*

(1) Le texte dit plus : *Afin de faire retourner les spectateurs.* Il le fait exprès.

(2) Πληθύσις τῆς ἀγορᾶς, signifie plus que *en plein marché.* C'est à l'heure où la place publique est remplie de citoyens de tous les ordres qui y viennent, les uns pour leurs affaires, les autres pour le plaisir de causer, de sorte que l'impudent a un plus grand nombre de témoins de la bassesse de sa conduite. Telle est, si je ne me trompe, la pensée de Théophraste.

voit venir quelque plaideur (1), il l'aborde, le raille et le félicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va lui-même choisir de la viande, et louer pour un souper des femmes qui jouent de la flûte; et montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrêter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur, et là (2) annoncer qu'il va faire un grand repas, et s'enivrer.

(3) Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'amphithéâtre avant que les jeux soient commencés, et lors-

(1) Le grec dit : *Il abordera un homme qui a perdu une cause majeure, et qui sort du tribunal* : ἡτζωπένω δε μεγάλην δίκην ἀπίοντι ἀπὸ τῆ δικασηρικῆ προσελδεῖν. Ces circonstances sont fort importantes pour mieux caractériser l'impudent.

(2) Il y avoit des gens fainéans et désoccupés, qui s'assembloient dans leurs boutiques.

(3) Le reste de ce Chapitre n'a aucun rapport au caractère de l'impudent; il appartient au Chapitre XXX, *περὶ αἰσχρο κερδεῖας*; du gain sordide. Voyez-le,

que l'on paie pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle, et quand (*) l'architecte néglige les places et les donne pour rien. Étant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soi la somme que le public lui a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collègues : sa coutume alors est de charger son valet de fardeaux au-delà de ce qu'il en peut porter, et de lui retrancher cependant de son ordinaire; et comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des présens aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. Vous m'achetez toujours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile, et qu'on ne peut supporter : il se sert ensuite de l'huile d'un autre, et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite pièce de monnaie qu'ils auront ramassée dans les rues; et il ne manque point d'en retenir

(*) L'architecte qui avoit bâti l'amphithéâtre, et à qui la république donnoit le louage des places en paiement.

sa part avec ce mot, (1) *Mercurus est communus*. Il fait pis : il distribue à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fond creux par-dessous s'enfonce en dedans, et s'élève comme en pyramide ; et quand elle est pleine, il la rase lui-même avec le rouleau le plus près qu'il peut (2). De même s'il paie à quelqu'un trente mines (3) qu'il lui doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes (4) dont il profite. Mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu, il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont été servies, pour lui en rendre compte : il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée (5).

(1) Proverbe grec, qui revient à notre *je retiens part*.

(2) Quelque chose manque ici dans le texte. Voyez cette phrase dans le Chapitre XXX.

(3) *Mine* se doit prendre ici pour une pièce de monnaie. Athènes étoit partagée en plusieurs tribus. Voyez le Chapitre XXVIII, de la *médiance*.

(4) *Dragme*, petite pièce de monnaie, dont il falloit cent à Athènes pour faire une mine. La dragme valoit 18 sols.

(5) Ce Chapitre n'est point fini, mais la suite se trouve au Chapitre XXX.

CHAPITRE XII.

Du contre-tems.

CETTE ignorance du tems et de l'occasion, est une manière d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toujours incommode et embarrassante. Un importun est celui qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour lui parler des siennes; qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fièvre; qui voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie néanmoins de répondre pour lui; qui comparoît pour servir de témoin dans un procès que l'on vient de juger; qui prend le tems des noces où il est invité, pour se déchaîner contre les femmes; qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivés d'un long voyage, et qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une

chose plus qu'elle ne vaut après qu'elle est vendue ; de se lever au milieu d'une assemblée, pour reprendre un fait dès ses commencemens, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebattues, et qui le savent mieux que lui ; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes (*) qui, ne l'affectionnant point,

(*) Il y a dans l'original, à le traduire tout uniment, *assistant à un jugement arbitral (a)*. La question est de savoir si Théophraste a voulu dire par-là, que son homme, si sujet à faire des contre-tems, assiste à ce jugement comme arbitre lui-même, ou bien par hasard. Selon Casaubon et la Bruyère, il s'y trouve *en qualité d'arbitre* ; et Duport croit qu'il n'y assiste que *par accident*, et que, s'il eût été choisi pour arbitre, Théophraste se seroit servi d'une autre expression (b), usitée en pareil cas. Mais comme il ne s'agit ici que d'un trait lancé en passant, et non d'une action positive et juridique, dont il faille détailler toutes les circonstances en forme, et dans le style du barreau, peut-être qu'une expression un peu négligée a meilleure grace qu'une autre plus formelle, et qu'il faudroit nécessairement employer devant une cour de justice. Quoi qu'il en soit de cette question purement grammaticale, et sur laquelle je n'ai garde de rien décider,

(a) Παρὸν δικάστη.

(b) Ἐπιτετραμμένος τῆν δίκασταν, c'est-à-dire, chargé d'un jugement arbitral.

n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin (*) après avoir sacrifié, il va lui demander une portion des viandes qu'il a préparées : une autre fois s'il voit qu'un maître châtie devant lui son esclave, *j'ai perdu*, dit-il, *un des miens dans une pareille occasion ; je le fis fouetter, il se désespéra, et s'alla pendre*. Enfin, il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur différend. C'est encore une action qui lui convient fort que d'aller prendre au

il est toujours certain que l'homme de Théophraste qui, se trouvant à un jugement d'arbitres, commet de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, est à-peu-près également bien caractérisé, soit qu'il ait été choisi lui-même pour arbitre, ou que *par accident* il assiste au jugement des arbitres qui ont été nommés pour terminer ce différend.

(*) Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis, ou leur envoyoit à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contretems de demander sa part prématurément, et lorsque le festin étoit résolu, auquel on pouvoit même être invité.

62 LES CARACTÈRES

milieu du repas pour danser (*) un homme qui est de sang-froid, et qui n'a bu que modérément.

(*) Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'après le repas, et lorsque les tables étoient enlevées.



CHAPITRE XIII.

De l'air empressé.

IL semble que le trop grand empressement est une recherche importune, ou une vaine affectation (1) de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manières d'un homme empressé sont de prendre sur soi l'événement d'une affaire qui est au-dessus de ses forces, et dont il ne sauroit sortir avec honneur; et dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable, et où il ne se trouve (2) pas la moindre difficulté, d'insister longtemps sur une légère circonstance, pour être

(1) Cette traduction est un peu trop paraphrasée. Le texte dit, *l'empressement pourroit paroître une affectation de bienveillance dans les discours et dans les actions. L'homme empressé se lève, et promet de faire ce qui n'est pas en son pouvoir.* Il faut remarquer que *περιεργία* signifie plus qu'*empressement*. C'est une certaine curiosité qui fait qu'on se mêle de toutes les affaires, et le caractère d'un homme trop officieux.

(2) Cela n'est pas dans le texte.

ensuite de l'avis des autres (1); de faire beaucoup plus apporter (2) de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle (3) où il se trouve présent, d'une manière à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, et dont il ne peut ensuite trouver l'issue; venir vers son général, et lui demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à lui donner pour le lendemain: une autre fois s'approcher de son père, sa mère, lui dit-il mystérieusement, vient de se coucher, et ne commence qu'à s'endormir;

(1) Je traduirois plutôt : *Il insiste au point de trahir la bonté de sa cause.* Tel est, je pense, le sens de ἐλεγχθῆναι.

(2) Le texte dit plus : *Il oblige son valet à verser aux convives plus de vin qu'ils n'en peuvent boire.*

(3) Le grec dit : *Vouloir séparer des gens qui se battent et qu'il ne connoît pas.* Entrer dans une querelle n'exprime pas assez διαίρειν τὰς μαχομένους. D'ailleurs, ce que la Bruyère ajoute, *d'une manière à l'échauffer davantage*, n'est pas dans Théophraste.

s'il

s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son médecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne lui fera point de mal, et le soutenir doucement pour lui en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingère de faire son épitaphe, il y fait graver son nom (1), celui de son mari, de son père, de sa mère, son pays, son origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la (2) vertu*. S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment, *ce n'est pas*, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, *la première fois que cela m'est arrivé*.

(1) Entendez celui de la défunte.

(2) Formule d'épitaphe.



C H A P I T R E X I V .

De la stupidité.

LA stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoi elle se monte. S'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges pour se défendre dans un procès que l'on lui fait, il l'oublie entièrement, et part pour la campagne (*). Il s'endort à un spectacle, et il ne se réveille que long-tems après qu'il est fini, et que le peuple s'est retiré. Après s'être rempli de viandes le soir, il se lève la nuit pour une indigestion, va dans la rue se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage. Il cherche ce qu'on vient de lui donner, et

(*) Cette particularité tient moins à la stupidité qu'à la distraction. On a vu beaucoup de gens d'esprit avoir de pareils oublis.

qu'il a mis lui-même dans quelque endroit, où souvent il ne le peut retrouver. Lorsqu'on l'avertit de la mort de l'un de ses amis afin qu'il assiste à ses funérailles, il s'attriste, il pleure, il se désespère; et prenant une façon de parler pour une autre: à la bonne heure, ajoute-t-il, ou une pareille sottise. Cette précaution qu'ont les personnes sages de ne pas donner sans témoins (1) de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ses débiteurs. On le voit quereller son valet dans le plus grand froid de l'hiver, pour ne lui avoir pas acheté des concombres. S'il s'avise un jour de faire exercer ses enfans à la lutte ou à la course, il ne leur permet pas de se retirer qu'ils ne soient tout en sueur et hors d'haleine. Il va cueillir lui-même des lentilles, les fait cuire, et oubliant qu'il y a mis du sel, il les sale une seconde fois, de sorte que personne n'en peut goûter. Dans le tems d'une pluie (2)

(1) Les témoins étoient fort en usage chez les Grecs, dans les paiemens et dans tous les actes.

(2) Ici le texte est visiblement corrompu. A l'égard du supplément que la Bruyère a imaginé, il ne le donne

incommode, et dont tout le monde se plaint; il lui échappera de dire que l'eau du ciel est une chose délicieuse : et si on lui demande par hasard combien il a vu emporter de morts (*) par la porte sacrée; autant, répond-il, pensant peut-être à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous et moi en pussions avoir.

sans doute que pour remplir ce vuide, en attendant qu'on découvre la pensée de Théophraste par le secours de quelque bon manuscrit, sans quoi l'on ne pourra jamais la trouver, ou du moins être assuré de l'avoir trouvée.

(*) Pour être enterrés hors de la ville, suivant la loi de Solon.



CHAPITRE XV.

De la brutalité.

LA brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une férocité qui se rencontre dans nos manières d'agir (1), et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'est devenu un tel ? il vous répond durement, ne me rompez point la tête (2) : si vous le saluez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut : si quelquefois il met en vente une chose qui lui appartient, *il est inutile* (3) de lui en demander le prix, il ne vous écoute pas : mais il dit fièrement à celui qui la mar-

(1) Ὀμιλία seroit mieux rendu, ce me semble, par le *commerce de la vie*. Au surplus, la définition de Théophraste a beaucoup plus de précision. *La brutalité*, dit-il, *est une dureté dans le commerce de la vie et dans les discours.*

(2) A la lettre, *ne me donnez point d'affaires*. Telle est la formule grecque ; la Bruyère l'a fort bien rendue.

(3) Le grec dit simplement : *Vend-il quelque chose, il ne dit point combien il le veut vendre, mais il vous demande : quel défaut y trouvez-vous ?*

chande, qu'y trouvez-vous à dire ? Il se moque de la piété de ceux qui envoient leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande célébrité : si leurs prières, dit-il, vont jusqu'aux dieux, et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payés, et que ce n'est pas un présent du Ciel. Il est inexorable à celui qui, sans dessein, l'aura poussé légèrement, ou lui aura marché sur le pied ; c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La première chose qu'il dit à un ami qui lui emprunte quelque argent (1), c'est qu'il ne lui en prêtera point : il va le trouver ensuite, et le lui donne de mauvaise grace, ajoutant qu'il le compte perdu. Il ne lui arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin, sans lui donner de grandes malédictions. Il ne daigne pas (2)

(1) Le mot grec *ἐπαινον* désigne ici une contribution volontaire que faisoient plusieurs personnes d'une même tribu, pour secourir un de leurs concitoyens dans la détresse.

(2) Cette tournure est vicieuse en notre langue (ce que je ne remarque que parce que la Bruyère peut être regardé comme un écrivain pur et classique). *Pas* ne peut

attendre personne; et si l'on diffère un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec lui, il se retire. Il se distingue toujours par une grande singularité (1) : il ne veut ni chanter à son tour, ni réciter (2) dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot, on ne le voit guère dans les temples importuner les dieux, et leur faire des vœux ou des sacrifices.

se construire ni avec *personne*, ni avec *rien*. Dès le tems de Molière cette règle étoit suivie. Il dit dans ses *Femmes savantes* :

De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

(1) Cela n'est point dans le grec, et n'y est nullement nécessaire.

(2) Les Grecs récitoient à table quelques beaux endroits de leurs poètes, et dansoient ensemble après le repas. Voyez le Chapitre XII, *du contre-tems*.



CHAPITRE XVI.

De la superstition.

LA superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal réglée de la divinité. Un homme superstitieux, après avoir lavé ses mains, s'être purifié avec de l'eau (1) lustrale, sort du temple, et se promène une grande partie du jour avec une feuille de laurier dans sa bouche (2). S'il voit une belette, il s'arrête tout court, et il ne continue pas de marcher, que quelqu'un n'ait passé avant lui par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il n'ait jetté (3)

(1) Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime : elle étoit dans une chaudière à la porte du temple : l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres.

(2) Les anciens regardoient le laurier comme un arbre sacré, qui mettoit à l'abri de tous les maléfices.

(3) La Bruyère semble avoir lu, avec Casaubon, διαβαλη, au lieu de διαλάβη. Duport, dans son commentaire, observe avec raison que l'on ne dit point en grec

lui-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de lui ce mauvais présage. En quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçu un serpent, il ne diffère pas d'y élever un autel (1) : et dès qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la dévotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles, et les adore. Si un rat lui a rongé un sac de farine, il court au devin (2), qui ne manque pas de lui enjoindre d'y faire mettre une pièce : mais bien loin d'être satisfait de sa réponse, effrayé d'une aventure si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac et s'en défait. Son foible encore

διαβάλλειν λίθους, pour jeter des pierres, et que *διαλάβη* signifie ici *il arrange, il dispose trois pierres*. C'étoit une superstition des anciens de dresser, en manière d'autel, trois pierres dans un endroit dont ils vouloient détourner quelque malheur. D'ailleurs, le nombre *trois* a toujours passé dans les esprits superstitieux pour avoir des propriétés merveilleuses.

(1) Sans doute en l'honneur d'Esculape, qui apparoissoit souvent sous la forme d'un serpent.

(2) Le texte ajoute, *pour lui demander ce qu'il faut faire*;

est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau, comme d'assister à des funérailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couches : et lorsqu'il lui arrive d'avoir, pendant son sommeil, quelque vision, il va trouver les interprètes des songes, les devins et les augures, pour savoir d'eux à quel dieu ou à quelle déesse il doit sacrifier. Il est fort exact à visiter, sur la fin de chaque mois, les prêtres d'Orphée, pour se faire initier (1) dans ses mystères : il y mène sa femme, ou si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice. Lorsqu'il marche par la ville, il ne manque guère de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont dans les places : quelquefois il a recours à des prêtresses, qui le purifient d'une autre manière, en liant et étendant autour de son corps un petit chien, ou de la (2) squille. Enfin, s'il voit un homme (3) frappé

(1) Instruire de ses mystères.

(2) Espèce d'oignon marin.

(3) Il y a dans l'original, *s'il voit un homme hors du*

DE THÉOPHRASTE. 75

d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein, comme pour rejeter le malheur de cette rencontre.

sens, ou frappé d'épilepsie, μαινόμενόν τε ἰδὼν ἢ ἐπίληπτον.
C'est une omission du traducteur, ou peut-être de l'imprimeur.



CHAPITRE XVII.

De l'esprit chagrin.

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne, et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin, et qu'il se souvienne d'envoyer (*) un plat à un homme de cette humeur, il ne reçoit de lui pour tout remerciement, que le reproche d'avoir été oublié. *Je n'étois pas digne*, dit cet esprit querelleux, *de boire de son vin, ni de manger à sa table.* Tout lui est suspect, jusques aux caresses que lui fait sa maîtresse : Je doute fort, lui dit-il, que vous soyez sincère, et que toutes ces démonstrations d'amitié partent du cœur. Après une grande sécheresse venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluie, il s'en prend au ciel de ce qu'elle n'a pas

(*) Ç'a été la coutume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains.

commencé plutôt. Si le hasard lui fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline; il y a des gens, ajoute-t-il, qui ont du bonheur, pour moi je n'ai jamais eu celui de trouver un trésor. Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celui à qui il appartient d'y mettre le prix; et dès que celui-ci, vaincu par ses importunités, le lui a vendu, il se repent de l'avoir acheté. *Ne suis-je pas trompé, demande-t-il, et exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts?* A ceux qui lui font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils, et sur l'augmentation de sa famille : ajoutez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit, et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celui qui a écrit ou parlé pour lui, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause; ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en félicite,

et le convie à mieux espérer de la fortune :
Comment, lui répond-il, puis-je être sensible à la moindre joie, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnaissance de leur bienfait ?



CHAPITRE XVIII.

De la défiance.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoie au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre, qui doit lui rapporter fidèlement combien elles ont coûté. Si quelquefois il porte de l'argent sur soi dans un voyage, il le calcule à chaque stade (*) qu'il fait, pour voir s'il a son compte. Une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toujours scellée, et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquiétude le prend, il se lève du lit, va en chemise et les pieds nuds, avec la lampe

(*) Six cents pas.

qui brûle dans sa chambre, visiter lui-même tous les endroits de sa maison, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort après cette recherche. Il mène avec lui des témoins quand il va demander ses arrérages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses débiteurs de lui dénier sa dette. Ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoie teindre sa robe, mais chez celui qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de lui emprunter quelques vases (1), (il les lui refuse souvent, ou s'il les accorde, il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesés : il fait suivre celui qui les emporte, et envoie dès le lendemain prier qu'on les lui renvoie) (2). A-t-il un esclave (3) qu'il affectionne et

(1) D'or ou d'argent.

(2) Ce qui se lit entre les parenthèses n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu, mais il est suppléé par quelques interprètes.

(3) Dans le grec il y a simplement, *a-t-il un esclave qui l'accompagne*, &c. τὸν παῖδα δὲ ἀκολουθῶντα κελεύειν, &c. La circonstance que le traducteur a trouvé bon d'ajouter, ne gâte rien ici; elle contribue, au contraire, à relever le caractère.

qui

qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant lui, de peur que, s'il le perdoit de vue, il ne lui échappât et ne prît la fuite. A un homme qui, emportant de chez lui quelque chose que ce soit, lui diroit, estimez cela, et mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir après son argent.



C H A P I T R E X I X.

D'un vilain homme.

C E caractère suppose toujours dans un homme une extrême malpropreté, et une négligence pour sa personne qui passe dans l'excès et qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lèpre, avec des ongles longs et mal propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde, et croire en être quitte pour dire que c'est une maladie de famille, et que son père et son aïeul y étoient sujets. Il a aux jambes des ulcères. On lui voit aux mains des poireaux et d'autres saletés, qu'il néglige de faire guérir; ou s'il pense à y remédier, c'est lorsque le mal, aigri par le tems, est devenu incurable. Il est hérissé de poil sous les aisselles et par tout le corps, comme une bête fauve : il a les dents noires, rongées et telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il

crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienséance. Il ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, et ne paroît guère dans une assemblée publique qu'avec une vieille robe et toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mère chez les devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvais augure (1). Une autre fois, dans le temple et en faisant des libations (2), il lui échappera des mains une coupe ou quelque autre vase; et il rira ensuite de cette aventure, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sait point écouter un concert ou d'excellens joueurs de flûtes; il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix désagréable le même

(1) Les anciens avoient un grand égard pour les paroles qui étoient proférées, même par hasard, par ceux qui venoient consulter les devins et les augures, prier ou sacrifier dans les temples.

(2) Cérémonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

air qu'ils jouent : il s'ennuie de la symphonie, et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin si, étant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celui qui est derrière lui pour lui donner à boire.



C H A P I T R E X X.

D'un homme incommode.

C E qu'on appelle un fâcheux, est celui qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir et de monter dans son vaisseau, l'arrête sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec lui sur le rivage; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, lui fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant lui, le caresse, et lui parle d'une voix contrefaite; qui choisit le tems du repas, et que le portage est sur la table, pour dire qu'ayant pris médecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses déjections;

qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mère quel jour elle a accouché (1) de lui; qui, ne sachant que dire, apprend que l'eau de sa citerne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bons légumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite (2) qu'il a chez lui, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur et à réjouir la compagnie.

(1) Aujourd'hui l'usage veut : *est accouchée.*

(2) Mot grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.



C H A P I T R E X X I .

De la sottise vanité.

LA sottise vanité semble être une passion inquiète de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toujours de s'asseoir proche de celui qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui lui vient de naître ; et dès qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit lui-même à Delphes, il lui coupe (*) les cheveux, et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli. Il aime à se faire suivre par un more. S'il fait un paiement, il affecte que ce soit dans une

(*) Le peuple d'Athènes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur présence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville.

monnoie toute neuve, et qui ne vienne que d'être frappée. Après qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait réserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs, et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vue de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoie chez soi par un valet tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique. S'il lui meurt un petit chien, il l'enterre, lui dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte* (1). Il consacre (2) un anneau à

(1) Cette île portoit de petits chiens fort estimés.

(2) Suivant cette traduction, c'est l'anneau consacré à Esculape, qu'on use à force d'y pendre des couronnes; et si nous en croyons M. Needham, on n'use pas l'anneau, mais la statue d'Esculape. Les paroles de l'original admettent également ces deux explications; et je ne vois pas qu'on ait droit d'en rejeter une absolument, à moins qu'on ne puisse établir l'autre sur de bonnes preuves; ce que personne n'a fait encore, si je ne me trompe.

Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs. Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le tems de sa magistrature (*); et sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revêtu d'une robe blanche et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple: *Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Athéniens, que pendant le tems de notre gouvernement nous avons sacrifié à Cybèle, et que nous lui avons rendu des honneurs tels que les mérite de nous la mère des dieux: espérez donc toutes choses heureuses de cette déesse.* Après avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long récit à sa femme de la manière dont tout lui a réussi au-delà même de ses souhaits.

(*) Celle des Prytanes, suivant le texte.

CHAPITRE XXII.

De l'avarice.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la (1) tragédie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un présent si magnifique. Quelquefois, dans les tems difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour régler une contribution capable de subvenir aux besoins de la république; alors il se lève et garde le silence (2), ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille, et qu'il sacrifie, selon la coutume, il n'abandonne de la victime que les parties (3)

(1) Qu'il a faite ou récitée.

(2) Ceux qui vouloient donner, se levoient et offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner, se levoient et se taisoient.

(3) C'étoient les cuisses et les intestins.

seules qui doivent être brûlées sur l'autel ; il réserve les autres pour les vendre ; et comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargés du soin des noces , il loue des gens pour tout le tems de la fête , qui se nourrissent à leurs dépens , et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galère , voulant ménager son lit , il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites , toutes sortes d'herbes , et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher , comme il n'en a pas une seconde pour sortir , il est obligé de garder la chambre. Il sait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit lui demander (*), comme aux autres , quelque secours , il se détourne de lui , il reprend le chemin de

(*) Par forme de contribution. Voyez le Chap. premier ; de la dissimulation , et le XVII^e , de l'esprit chagrin.

sa maison. Il ne donne point de servantes à sa femme, content de lui en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que lui qui balie le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoie. Il faut ajouter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches; qu'en ayant honte lui-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.



CHAPITRE XXIII.

De l'ostentation.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celui en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pyrée (*) où les marchands étalent, où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matière avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à espérer pour ceux qui y entrent, et de ceux sur-tout que lui qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, lui fait compagnie, et lui dit bientôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellens ouvriers

(*) Port à Athènes fort célèbre.

s'y rencontrent, et combien ceux de l'Europe leur sont inférieurs (1). Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçue d'Antipater (2), qui apprend que lui troisième est entré dans la Macédoine. Il dit une autre fois que bien que les magistrats lui aient permis tels transports (3) de bois qu'il lui plairoit sans payer de tribut; pour éviter néanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilège. Il ajoute que pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athènes jusques à la somme de cinq talents (4) : et s'il parle à des gens qu'il ne connoît point, et dont il n'est pas mieux

(1) C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grèce.

(2) L'un des capitaines d'Alexandre-le-Grand, et dont la famille régna quelque tems dans la Macédoine.

(3) Parce que les pins, les sapins, les cyprès, et tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le pays attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays, qu'en payant un fort gros tribut.

(4) *Un talent attique* dont il s'agit, valoit soixante mines attiques; *une mine* cent dragmes; *une dragme* six oboles. Le talent attique valoit 5000 livres de notre monnoie actuelle.

connu , il leur fait prendre des jettons , compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses ; et quoiqu'il monte à plus de six cens personnes , il leur donne à tous des noms convenables ; et après avoir supputé les sommes particulières qu'il a données à chacun d'eux , il se trouve qu'il en résulte le double de ce qu'il pensoit , et que dix talens y sont employés , sans compter , poursuit-il , les galères que j'ai armées à mes dépens , et les charges publiques que j'ai exercées à mes frais et sans récompense. Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux , fait sortir de l'écurie les plus beaux et les meilleurs , fait ses offres , comme s'il vouloit les acheter. De même il visite les foires les plus célèbres , entre sous les tentes des marchands , se fait déployer une riche robe , et qui vaut jusqu'à deux talens , et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter (*) de l'or sur lui pour les besoins où l'on se trouve. Enfin , s'il habite une maison dont

(*) Coutume des anciens.

il paye le loyer, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore, que c'est une maison de famille, et qu'il a héritée de son père; mais qu'il veut s'en défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire (*) chez lui.

(*) Par droit d'hospitalité.



CHAPITRE XXIV.

De l'orgueil.

IL faut définir l'orgueil, une passion qui fait que de tout ce qui est au monde l'on n'estime que soi. Un homme fier et superbe n'écoute pas celui qui l'aborde dans la place pour lui parler de quelque affaire; mais sans s'arrêter, et se faisant suivre quelque tems, il lui dit enfin qu'on peut le voir après son souper. Si l'on a reçu de lui le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine rue à la vue de tout le monde. N'attendez pas de lui qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre, il s'approche de vous, et qu'il vous parle le premier : de même, au lieu d'expédier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, et à l'heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les rues de la ville la tête baissée, sans daigner

parler à personne de ceux qui vont et viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il prétexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les régaler. Il ne lui arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir (1) qu'il va venir. On ne le voit point chez lui lorsqu'il mange ou qu'il se (2) parfume. Il ne se donne pas la peine de régler lui-même des parties; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre, *je vous prie de me faire ce plaisir, ou de me rendre ce service; mais, j'entends que cela soit ainsi; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle chose; je ne veux pas que l'affaire se passe autrement; faites ce que je vous dis promptement et sans différer.* Voilà son style.

(1) Voyez le Chapitre II, de la flatterie.

(2) Avec des huiles de senteur.

CHAPITRE XXV.

De la peur, ou du défaut de courage.

CETTE crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, ou qui cède en vue d'un péril vrai ou imaginaire; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que c'est le débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec lui sont initiés (*): s'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande

(*) Les anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, et ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire, instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le Chapitre XVI, de la superstition.

avec inquiétude s'il ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les (*) dieux sont propices : après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage, et après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a

(*) Ils consultoient les dieux par les sacrifices ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes.

vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses pieds, alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de tems à la chercher; pendant que, d'un autre côté, son valet va, par ses ordres, savoir des nouvelles des ennemis, observe quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant le tems qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge : ah! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur, qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé, qui empêche ce pauvre homme de

dormir ! Il arrive même que , tout plein d'un sang qui n'est pas le sien , mais qui a rejailli sur lui de la plaie du blessé , il fait accroire à ceux qui reviennent du combat , qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami : il conduit vers lui ceux qui y prennent intérêt , ou comme ses parens , ou parce qu'ils sont d'un même pays ; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des ennemis , et l'a apporté dans sa tente.



CHAPITRE XXVI.

Des Grands d'une République.

LA plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un état populaire, n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs; et de tous les vers d'Homère, il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux, quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel. Retirons-nous de cette multitude qui nous environne,

tenons ensemble un conseil particulier, où le peuple ne soit point admis, essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure, *cela*, dit-il, *ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville.* Vous le voyez se promener dans la place, sur le milieu du jour, avec des ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre, repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus long-tems les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats; qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple, qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que

c'est (*) Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux ; et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville , comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentimens.

(*) Thésée avoit jetté les fondemens de la république d'Athènes, en établissant l'égalité entre les citoyens.



CHAPITRE XXVII.

D'une tardive instruction.

IL s'agit de décrire quelques inconvéniens où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence dans un âge avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les (*) réciter à table dans un festin, où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois, il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite ou à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier, et, lui faisant faire des voltes ou des caracoles, il tombe lourdement et se casse la tête. On

(*) Voyez le Chapitre XV, de la brutalité.

le voit, tantôt pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme (*) de bois, tantôt tirer de l'arc, et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches; vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger, comme s'il étoit le plus habile. Enfin, se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, et, par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace, et il s'agite d'une manière ridicule.

(*) Une grande statue de bois, qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.



CHAPITRE XXVIII.

De la médisance.

JE définis ainsi la médisance : une pente secrète de l'ame à penser mal de tous les hommes , laquelle se manifeste par les paroles ; et pour ce qui concerne le médisant , voici ses mœurs. Si on l'interroge sur quelqu'autre , et que l'on lui demande quel est cet homme , il fait d'abord sa généalogie : son père , dit-il , s'appelloit Sosie (1) , que l'on a connu dans le service et parmi les troupes , sous le nom de Sosistrate ; il a été affranchi depuis ce tems , et reçu dans l'une des (2) tribus de la ville : pour sa mère , c'étoit une noble (3) Thracienne , car les femmes de Thrace , ajoute-t-il , se piquent la plupart d'une ancienne noblesse : celui-ci ,

(1) C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

(2) Le peuple d'Athènes étoit partagé en diverses tribus.

(3) Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis.

né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le gibet; et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs, elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins (1) les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation : Je suis, lui dit-il, de votre sentiment, cet homme m'est odieux, et je ne le puis souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie ! y a-t-il un plus grand frippon et des manières plus extravagantes ? savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? trois oboles (2), et rien davantage ; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hiver, et au mois de décembre, il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écou-

(1) Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics ; où elles se mêloient d'infames commerces.

(2) Il y avoit au-dessous de cette monnoie d'autres encore de moindre prix.

110 LES CARACTÈRES

se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes; nul de ses plus familiers n'est épargné : les morts (*) même dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

(*) Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur.



CHAPITRE XXIX.

De l'inclination à la méchanceté.

L'INCLINATION à la méchanceté est un desir de tout ce qui est mauvais. Un méchant par inclination est tel : s'il rencontre des gens qui ont perdu leur procès, ou qui doivent bientôt comparoître en jugement devant le peuple, il se dit à lui-même que s'il se trouvoit dans de pareilles circonstances, il se montreroit plus expérimenté et plus redoutable. Est-il en présence de gens de bien, il dit qu'il est honnête homme : un instant après il soutient qu'il n'y a point d'hommes de bien, que tous les humains sont semblables : il assure cependant qu'il est honnête, et donne à l'homme méchant le titre d'homme libre. Quelqu'un veut-il parler contre la méchanceté (*), il avoue

(*) Le texte paroît corrompu en cet endroit. Ἐὰν βέλῃται τις εἰς πονηρὸν, καὶ τὰ μὲν ἄλλα ὁμολογεῖν ἀληθῆς. Il manque vraisemblablement un verbe après βέλῃται, comme εἰπεῖν, λέγειν, ou autre semblable.

qu'en général ce que les hommes en disent est vrai ; mais qu'il y a bien des circonstances qu'ils ignorent ; que pour lui , il est d'un naturel heureux et aimant , que sa réputation est faite à cet égard ; il soutient , en parlant de lui , qu'il n'a jamais rencontré d'homme plus sociable ; qu'il est toujours favorable à celui qui parle dans l'assemblée , ou qui plaide sa cause dans un tribunal. Quand il est juge , il répète toujours que ce n'est point l'homme , mais l'affaire qu'il faut juger. Il s'appelle lui-même *le chien du peuple* , et dit qu'il veille sur tous ceux qui voudroient blesser ses intérêts ; puis il ajoute , nous ne trouverons plus de gens qui veuillent partager avec nous le poids des affaires publiques (1) , si nous laissons échapper de pareils coupables (2). Il est toujours prêt à prendre la défense des hommes perdus

(1) On pourroit traduire encore , *qui veuillent partager notre indignation* ; et c'est le sens que présente d'abord le mot *συναχθεσθησομένους*. Mais comme *ἄχος* signifie *poids* aussi bien que *douleur* , j'ai préféré le sens que je donne.

(2) Le texte dit simplement , *si nous laissons aller de tels gens*. Mais cela eût été trop obscur.

de réputation, ou à s'asseoir dans les tribunaux, pour juger des affaires marquées au coin de la méchanceté: et en donnant son avis, il prend du mauvais côté tout ce qu'ont dit les parties adverses. En un mot, l'inclination à la méchanceté est sœur de la méchanceté (*) même; car rien n'est plus vrai que ce proverbe : *On recherche toujours son semblable.*

(*) Les Grecs aiment beaucoup ces métaphores. Lucien en offre un exemple semblable dans le traité de la *délation*, tome IV, page 297, édit. de BASTIEN.



CHAPITRE XXX.

Du gain sordide ().*

LE gain sordide est le dernier degré du gain honteux. Un homme qui a cette passion, s'il donne à manger, ne servira pas assez de pain; il empruntera de l'hôte qui est descendu chez lui; en faisant la distri-

(*) Ce traité est singulièrement altéré : il renferme plusieurs passages tout-à-fait inintelligibles. Mais quelque déplorable que soit l'état dans lequel nous l'avons, sa découverte est d'autant plus précieuse, qu'elle nous apprend que le Chapitre XI, intitulé *περὶ βδελυρίας*, que jusqu'ici l'on a cru entier, ne l'est point, et qu'il est formé aujourd'hui de la réunion d'une partie de ce Chapitre et du XI^e. Ce dernier doit finir aux mots *καὶ διηγείσθαι πρὸς κρεῖιον, ἢ μυροπῶλον ὅτι μεθύσκεσθαι μελλει*. Ce qui suit ne convient plus au caractère de l'impudent, et appartient à celui-ci *περὶ ἀισχροκερδεΐας*, dans lequel on trouve presque mot à mot tout ce qui suit; de manière qu'en conférant ces deux Chapitres, on peut, en plusieurs endroits, rétablir le texte. Il est probable que cette confusion est venue de ce que le copiste aura tourné deux feuillets à la fois, et mêlé par ce moyen deux caractères tout-à-fait différens.

bution des mets, il s'adjugera le meilleur morceau, en disant qu'il est juste que celui qui distribue ait la meilleure part. S'il a du vin à vendre, il le frelatera même pour son ami. Il n'ira au spectacle (*) et n'y menera ses enfans qu'à l'heure où il est bien sûr que l'on entre gratis au théâtre. S'il voyage pour la république, il laissera chez lui l'argent que la ville lui a donné pour ses frais, et en empruntera de ses collègues. Il charge son valet d'un fardeau plus lourd qu'il ne peut porter, et pour sa subsistance, il lui donnera beaucoup moins que les autres. Il a soin de demander exactement sa portion dans les présens d'hospitalité, et il la vend. S'il se baigne, votre huile est mauvaise,

(*) Ce passage est plus correct ici que dans le Chapitre XI, où on lit *καὶ ἐπὶ τὴν θέαν ἠνίκα ἀν πορεύεσθαι δέη, ἀπιὼν τὰς υἱεῖς, ἠνίκα προῖκα ἀφιᾶσι οἱ θεατρῶναι.* Les mots *ἀπιὼν τὰς υἱεῖς* ne forment aucun sens, et *θεατρῶναι* est un terme de la grécité, duquel on peut douter. De plus, *ἠνίκα* est répété deux fois mal-à-propos dans cette phrase. Néanmoins le texte de ce passage, tel qu'on le lit dans ce Chapitre, n'est pas encore sain ; *ἠνίκα προῖκα φανερά ἐπὶ θεάτρων, je lirois φανερά ἐς τὰ θεάτρων.*

dira-t-il (1) au garçon du bain, et il prend pour se froter l'huile d'un autre. A la moindre pièce de monnaie que trouvent ses valets, il est toujours prêt à en retenir sa part, en disant, *Mercurus est communus*. Il donne son habit à nettoyer, et en emprunte un de ses amis; il le gardera le plus long-tems qu'il pourra, jusqu'à ce qu'on le lui redemande. Il ne distribue aux gens de sa maison leurs provisions, que dans une mesure économique (2), dont le fond mobile et fait en pyramide, peut se pousser en haut. Il va jusqu'à dérober (3) sur leur nécessaire. Il achète d'un ami à bon mar-

(1) Καὶ ἔπερ, σαπρόν γε τὸ ἔλαιον, παιδαρίω : il faut lire, comme au chapitre XI, καὶ εἰπὼν, et ensuite σαπρόν ἐστὶ. La particule γε ne paroît pas faire ici de sens, et ἐστὶ, écrit en abrégé, a été souvent confondu avec γε et δέ.

(2) Φειδομένω μέτρῳ. On lit au Chapitre XI, φειδωνίῳ μέτρῳ. Cette mesure de phidon a beaucoup embarrassé les commentateurs; mais nous avons enfin la vraie leçon.

(3) Le Chapitre XI lit ἀποψῶν, rasant avec le rouleau. Mais je crois qu'on peut lire comme ici, ὑποσπῶν, dérobant jusques sur le nécessaire de ses gens, dont il mesure la nourriture avec une mesure fausse.

ché, pour revendre ensuite bien cher (1). S'il paie une dette de trente mines, il y manquera toujours trois ou quatre drachmes. Si ses enfans, pour cause de maladie, ont été un mois sans aller aux écoles, il a soin de diminuer le salaire du maître au prorata de leur absence. Il ne les enverra point chez les maîtres pendant tout le mois anthestérion, sous prétexte que tout ce mois se passe en spectacles; mais dans le fait, afin de n'avoir rien à payer. S'il reçoit en papier (2) une rétribution que lui doit un esclave, il en exige un droit de change. Il en fait autant à l'économe qui lui rend son

(1) Ce passage est tout-à-fait désespéré. Je me suis contenté d'y donner le sens qui m'a paru le plus plausible.

(2) Les anciens louoient leurs esclaves qui exerçoient des métiers, ou ils exigeoient d'eux, pour le libre exercice de leurs talens, une rétribution de tant par mois. Il faut supposer ici (quoiqu'on n'en trouve point de preuve dans l'antiquité) que chez les Athéniens il y avoit des billets représentatifs d'argent, qui perdoient un peu en les échangeant contre l'argent même. Alors la phrase devient très-claire d'inintelligible qu'elle est sans cette supposition. Ce qui la nécessite, c'est le mot *ἐπικαταλλαγὴν*, qui ne peut signifier qu'échange, *escompte*. Voilà pourquoi j'ai hasardé de traduire, *s'il reçoit en papier, la rétribution, &c.*

compte. S'il traite ceux de sa tribu, il demande sur le service commun une portion pour ses enfans; et s'il reste quelque chose sur la table, il a soin de l'enregistrer jusqu'à la moitié d'une rave, de peur que les valets n'en fassent leur profit. En voyageant avec des amis, il se sert de leurs domestiques et loue le sien, sans mettre en commun ce qu'il en tire. Bien plus, si l'on s'assemble (1) chez lui, il fait payer à l'assemblée le bois qu'il aura fourni, les lentilles, le vinaigre, le sel, jusqu'à l'huile de la lampe. Quelqu'un de ses amis marie-t-il sa fille (2), il a soin de s'absenter quelques jours auparavant, afin de ne pas envoyer sa contribution. Il emprunte de ses connoissances toutes les choses qu'on n'est pas dans l'usage de redemander, et qu'on n'est pas obligé de rendre promptement.

(1) A l'égard de ces mots *καὶ συναγόντων παρ' ἐκείνῳ ὑποδεῖναι*, je confesse que je ne les entends nullement.

(2) *Καὶ ἐκδιδόμενα θυγατρὸς*, lisez *ἐκδιδόμενης*. Par contribution, il faut entendre son présent de noces.

Κ Ε Φ. Κ Θ.

Περὶ Φιλοπονηρίας.

Ἔστι δὲ φιλοπονηρία ἐπιθυμία κακίας· ὁ δὲ φιλοπόνηρός ἐστι τοῖος δέ τις, οἷος ἐγλυγχάνει τοῖς ἠτλημένοις καὶ δημοσίαις ἀγῶνας ἀφληκόσι, καὶ ὑπολαμβάνειν, ἐὰν τούτοις χρῆται, ἐμπειρότερος γενήσεσθαι καὶ φοβερώτερος· καὶ ἐπὶ τοῖς χρηστοῖς εἰπεῖν ὡς γίνεται, καὶ φησὶν, ὡς εἰδείς ἐστι χρηστός, καὶ ἐπισκῆψαι δὲ ὡς χρηστός ἐστι· καὶ τὸν πονηρὸν δὲ εἰπεῖν ἐλεύθερον. Ἐὰν βέληται τις εἰς πονηρὸν, καὶ τὰ μὲν ἄλλα ὁμολόγηεν ἀληθῆ ὑπὲρ αὐτῆ λέγεσθαι ὑπὸ τῶν ἀνθρώπων, ἔνια δὲ ἀγνοεῖν· φῆσαι μὲν αὐτὸν εὐφυῆ, καὶ φιλαίτερον, καὶ ἐπίδοξον, καὶ διατρίβεσθαι δὲ ὑπὲρ αὐτῆ, ὡς ἐκ ἐντελεύχηκε ἀνθρώπων ἰκανωτέρω, καὶ εὐνως δὲ εἶναι τῷ ἐν ἐκκλησίᾳ λέγοντι, ἢ ἐπὶ δικαστηρίῳ κρινομένῳ· καὶ προσκαθήμενος δὲ εἰπεῖν δεινός, ὡς εἰ δεῖ τὸν ἀνδρα ἄλλὰ τὸ πρᾶγμα κρίνεσθαι· καὶ φῆσαι αὐτὸν Κύναν εἶναι τῆ δῆμῳ, φυλάττειν γὰρ αὐτὸν τῆς ἀδικεῖας, καὶ εἰπεῖν ὡς εἴχ' ἔξομεν τῆς

ὑπὲρ τῶν κοινῶν συναχθενησομένους, ἀν τοὺς τοιείους προώμεθα. Δεινὸς δὲ καὶ προσατῆσαι τῶν φαυλῶν καὶ συνεδρεῦσαι ἐν δικαστηρίοις ἐπὶ πονηροῖς πράγμασι, καὶ κρίσιν κρίνων ἐκδέχασθαι τὰ ὑπὸ τῶν ἀνιδίκων λεγόμενα ἐπὶ τὸ χεῖρον. Καὶ τὸ ὅλον, φιλοπονηρία ἀδελφή ἐστὶ τῆς πονηρίας· καὶ ἀληδές ἐστὶ τὸ τῆς παροιμίας. Τὸ ὅμα οὐκ πρὸς τὸ ὅμοιον πορεύεσθαι.



Κ Ε Φ. Λ.

Περὶ Αἰσχροκερδείας.

Ἡ δὲ Αἰσχροκερδεία ἐστὶ περισσία κέρδους αἰσχυρῆ. Ἐστὶ δὲ τοιῦτος ὁ αἰσχροκερδής, οἷος ἔσθίων, ἄρτους ἰκανὸς μὴ παραθεῖναι, καὶ δανείσασθαι παρὰ ξένου παρ' αὐτῷ καταλύοντος· καὶ διανέμων μερίδας φῆσαι δίκαιον εἶναι διμοιρον τῷ διανέμοντι δίδοσθαι· καὶ εὐθύς αὐτῷ νείμει. Καὶ οἰνοπωλῶν κεκραμένον τὸν οἶνον τῷ φίλῳ ἀποδόσθαι· καὶ ἐπὶ θεῶν τῆνικαῦτα πορεύεσθαι ἄγων τῆς υἱῆς, ἥνικα προῖκα φανηρὰ ἐπὶ θεάτρων. Καὶ ἀποδημῶν δημοσία, τὸ μὲν ἐκ τῆς πολέως ἐφόδιον οἴκοι καταλιπεῖν, παρὰ δὲ τῶν συμπρεσβεύοντων δανείσασθαι· καὶ τῷ ἀκόλῳ μείζον φορτίον ἐπιθεῖναι, ἢ δύναται φέρειν, καὶ ἐλάχισα ἐπιθήδεια ἄλλων παρέχειν· καὶ ξενίων δὲ μέρος τὸ αὐτῆ ἀπαιήσας ἀποδόσθαι· καὶ ἀλειφόμενος ἐν τῷ βαλανείῳ, καὶ ἔπερσάπρῳ γε τὸ ἔλαιον παιδαρίῳ, τῷ ἀλλοτριῳ ἀλείφεσθαι· καὶ τῶν εὐρισκομένων χαλκῶν ὑπὸ τῶν οἰκείων ἐν ταῖς ὁδοῖς, δεινὸς ἀπαιτῆσαι

τὸ μέρος, κοινὸν εἶναι φήσας τὸν Ἑρμῆν. Καὶ ἱμάλιον ἐκδέναι πλῦναι, καὶ χρησάμενος περὶ (*) γνωρίμα ἐφελκῦσαι πλείους ἡμέρας, ἕως ἂν ἀπαιτηθῇ· καὶ τὰ τοιαῦτα. Φειδομένῳ μέρῳ τὸν πύνδακα κεκρεμένῳ μετρεῖν αὐτὸς τοῖς ἔνδον, σφόδρα δὲ ὑποσπῶν τὰ ἐπιλήθεια, ὑποπρίασθαι φίλκ δοκῆντος πρὸς τρόπον πωλεῖσθαι : καὶ χρέος δὲ ἀποδιδῆς τριάκοντα μνῶν, ἔλαττον τέτταρσι δραχμαῖς ἀποδέναι· καὶ τῶν ὑἱῶν δὲ μὴ πορευομένων εἰς τὸ διδασκαλεῖον τὸν μῆνα ὅλον, διὰ τὴν ἀβρωσίαν, ἀφαιρεῖν τῷ μισθῷ κατὰ λόγον· καὶ τὸν Ἀνθεστηριῶνα μῆνα μὴ πέμπειν αὐτὸς εἰς τὰ μαθήματα διὰ τὸ θείας εἶναι πολλὰς, ἵνα μὴ τὸν μισθὸν ἐκτίνη. Καὶ περὶ παιδὸς κομιζόμενος ἀποφορὰν, τῷ χαλκῷ τὴν ἐπικαταλλαγὴν προσαπαιτεῖν, καὶ λογισμὸν δὲ λαμβάνων παρὰ τῷ χειρίζοντι. Φράτορας ἐσθιῶν, αἰτεῖν τοῖς ἑαυτῷ παισὶ ἐκ τῷ κοινῷ ὄψον· τὰ δὲ καταλειπόμενα ἀπὸ τῆς τραπέζης φαφανίδων ἡμίσεια ἀπογράφεσθαι ἵνα οἱ διακονῆτες παῖδες μὴ λάβῳσι· συναποδημῶν δὲ μετὰ γνωρίμων χρήσασθαι τοῖς ἐκείνων παῖσι, τὸν δὲ ἑαυτῷ ἕξω

(*) Lege παρὰ.

μισθῶσαι, καὶ μὴ ἀναφέρειν εἰς τὸν κοινὸν τὸν μισθόν. Ἀμέλει δὲ καὶ συναγόντων παρ' ἑαυτῶ ὑποθεῖναι τῶν παρ' ἑαυτῶ διδομένων ξύλων καὶ φακῶν, καὶ ὄξυς, καὶ ἄλων καὶ ἐλαίε τῆ εἰς τὸν λύχνον· καὶ γαμοῦντος τινὸς τῶν φίλων, καὶ ἐκδιδόμενα (*) θυγερὸς πρὸ χρόνου τινὸς ἀποδηῆσαι, ἵνα μὴ προπεμψῆ προσφορὰν καὶ παρὰ τῶν γνωρίμων τοιαυτὰ κίχρᾶσθαι ἢ μὴ τ' ἂν ἀπαιτῆσαι, μὴ τ' ἂν ἀποδιδόντων ταχέως ἀντικομίσαι.

(*) Ἐκδιδωμένης.

Τ Ε Λ Ο Σ.

T A B L E

Des Matières contenues dans ce Volume.

<i>AVIS sur cette nouvelle édition,</i>	Page j
<i>Discours sur Théophraste,</i>	ij
<i>Vie de Théophraste, traduite du Grec de Diogène de Laërce,</i>	xxxvj
<i>Avant-propos,</i>	i
CHAPITRE I. <i>De la dissimulation,</i>	4
CHAP. II. <i>De la flatterie,</i>	9
CHAP. III. <i>De l'impertinent, ou diseur de rien,</i>	15
CHAP. IV. <i>De la rusticité,</i>	18
CHAP. V. <i>Du complaisant, ou de l'envie de plaire,</i>	23
CHAP. VI. <i>De l'image d'un coquin,</i>	29
CHAP. VII. <i>Du grand parleur, ou du babil,</i>	35
CHAP. VIII. <i>Du débit des nouvelles,</i>	41

T A B L E.

125

CHAP. IX. <i>De l'effronterie causée par l'avarice,</i>	45
CHAP. X. <i>De l'épargne sordide,</i>	48
CHAP. XI. <i>De l'impudent, ou de celui qui ne rougit de rien,</i>	54
CHAP. XII. <i>Du contre-tems,</i>	59
CHAP. XIII. <i>De l'air empressé,</i>	63
CHAP. XIV. <i>De la stupidité,</i>	66
CHAP. XV. <i>De la brutalité,</i>	69
CHAP. XVI. <i>De la superstition,</i>	72
CHAP. XVII. <i>De l'esprit chagrin,</i>	76
CHAP. XVIII. <i>De la défiance,</i>	79
CHAP. XIX. <i>D'un vilain homme,</i>	82
CHAP. XX. <i>D'un homme incommode,</i>	85
CHAP. XXI. <i>De la sottise vanité,</i>	87
CHAP. XXII. <i>De l'avarice,</i>	90
CHAP. XXIII. <i>De l'ostentation,</i>	93
CHAP. XXIV. <i>De l'orgueil,</i>	97
CHAP. XXV. <i>De la peur, ou du défaut de courage,</i>	99
CHAP. XXVI. <i>Des Grands d'une République,</i>	103

CHAP. XXVII. <i>D'une tardive instruction,</i>	106
CHAP. XXVIII. <i>De la médisance,</i>	108
CHAP. XXIX. <i>De l'inclination à la mé- chanceté,</i>	111
CHAP. XXX. <i>Du gain sordide,</i>	114

Fin de la Table.

